

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16^{ME} ANNÉE, No 804.—SAMEDI, 30 SEPTEMBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LISANT UN NOUVEAU LIVRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 SEPTEMBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE—Zig-zag, par Firmin Picard. — Le Calvaire d'Arundel, par J.-C. Auger. — Sacrifice étonnant, par F. Picard. — Poésie : L'Automne, par Lamartine. — La légende d'un plongeur, par A. D. — Souvenirs de Rome, par Léon des Carries. — Conseils aux jeunes filles, par Françoise. — Poésie : Le cri des braves, par Albert Lozeau. — Le serment de Jeannie, par Edouard Cachot. — Pour la Patrie, par Armand Sylvestre. — La mode. — Poésie : Soleil levant, par Valère Gille. — Chronique scientifique (avec gravure). — Poésie : Septembre (avec encadrement), par Clément Vautel. Feuilleton canadien : Le chevalier Henry de Tonty ou Main de Fer, par Régistre Roy. — Nos théâtres.

GRAVURES : Lisant un nouveau livre. — A travers le Canada : La fête du Calvaire à Huberdeau : Retour de la procession à l'église ; Le Calvaire pendant le sermon. — Vue de Montford, prise du fond de la vallée. — Combat entre un buffle et des lions. — La chasse au canard sauvage en Amérique. — Gravure du feuilleton. — Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-CINQUIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 7 OCTOBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

LA CHASSE AU CANARD SAUVAGE

(Voir gravure)

Nul gibier n'est plus méfiant que le canard sauvage. Aussi, le chasseur doit-il user des ruses les plus subtiles pour s'en rendre maître. Notre gravure en montre une qui laisse loin derrière elle les inventions les plus raffinées de l'art cynégétique. Voyez ce Canadien confortablement couché dans un canot plat, garni de roseaux et de canards empaillés. Sa tête seule, émerge de ce fouillis. Confiant, un vol des précieux volatiles s'est abattu à sa portée. Il ne se presse pas. Il laisse patiemment ses victimes s'approcher. Il fait choix des plus belles pièces. Pan ! pan !... elles sont à lui, et comme un coup pareil ne se recommence pas deux fois dans la même journée, il les emporte pour les convertir en un rôti, qui le dédommagera des longues heures passées dans les fatigues de l'inaction.



On l'a dit avec raison : en ce siècle fait tout d'une pièce de l'égoïsme le plus outré, les morts vont vite !

L'ancien continent, le nouveau, chaque pays en particulier, nous pouvons dire même chaque nation sauvage ou plongée encore dans les ténèbres de la barbarie, avaient envoyé quelques-uns de leurs enfants les plus dignes les représenter auprès du plus noble des rois de la terre, soutenir son trône miné par les deux plus grandes puissances de notre époque : la Franc-Maçonnerie et la Presse, toutes deux surexcitées de toute la haine de la juiverie contre l'Eglise du Christ.

Le brillant fait d'armes de Mentana, le 3 novembre 1867, venant sept ans après la plus glorieuse, la plus admirable, la plus inouïe des retraites commandée par le Bayard de la Papauté, de Lamoricière ; ce fait d'armes du 3 novembre 1867, disons-nous, plongea un moment dans la stupeur les sectes infâmes et leurs tristes pantins, les Napoléon III et les Victor-Emmanuel.

La force prime le droit, avait dit le chancelier de fer : tandis que celui-ci lançait, contre chaque corps d'armée française, une armée deux, trois, et même quatre fois supérieure, le Galant-Homme, le Savoyard se disant roi d'Italie, lançait contre un Souverain désarmé n'ayant que le Droit pour lui, une armée de quatre-vingt-dix mille hommes avec cent vingt canons.

Le 20 septembre 1870, l'armée pontificale — à peine, en tout, de quoi composer un régiment de France en temps de guerre ! — après en avoir reçu l'ordre trois fois de suite, était obligée d'amener le pavillon parlementaire.

Faut-il rappeler l'élan farouche des dix mille bersagliers, la troupe d'élite du Savoyard, devant les deux cents hommes défendant la brèche au moment où ceux-ci cessèrent le feu ? — Quelques instants auparavant, ces deux cents hommes faisaient fuir honteusement, à trois reprises successives, les dix mille hommes d'élite ! Maintenant qu'ils ne tirent plus, obéissant, le désespoir au cœur, à l'ordre réitéré du Souverain-Pontife, ces deux cents braves voient arriver comme une trombe les dix mille hommes d'élite ; un tonnerre de fusillade, un ouragan de plomb sur ces deux cents hommes, l'arme au pied ! Quelle prouesse !

Oh ! qu'ils sont donc lâches, les insulteurs de la Papauté !

En vain, avons-nous cherché dans les journaux un mot de protestation comme cela se faisait, de plus en plus timidement il est vrai, chaque année en ce douloureux anniversaire pour le chrétien, honteux pour la secte et les Voltairiens de nos jours : la conspiration du silence, la plus terrible par sa force d'inertie, s'est étendue sur la presse même catholique. On se tait : à quoi bon s'insurger contre le fait accompli ? Et qui songe encore aux larmes — oh ! ces larmes qui eussent attendri des bêtes féroces, meilleures que beaucoup d'hommes ! — à ces larmes du plus grand des Papes, le saint Pie IX, larmes qui ne seront compensées que par des fleuves de sang ?

Qui songe encore à un noble sang versé sur les champs de bataille des Etats de l'Eglise par les croisés du XIXe siècle ?

Elle est toute fraîche encore, la terre qui recouvre votre enveloppe mortelle, ô noble ami ; au prétoire, je crois entendre votre voix paternelle ; chaque jour, passant sous les fenêtres de votre bureau, à l'Hôtel de Ville, je pense voir surgir votre silhouette martiale, votre beau visage empreint de bienveillance : il n'y a rien, vous n'êtes plus là, M. de Montigny — le silence, silence partout, chez tous ! Oubli sur vous,

oubli sur le régiment, oubli sur la plus grande figure du temps, celle de Pie IX !...

Oh ! que les morts vont vite, en ce siècle d'égoïsme à outrance !

* *

Les deux plus grandes puissances de notre époque, après Dieu et l'Eglise, c'est la Franc-Maçonnerie et la Presse, avons-nous dit tantôt.

Elles l'ont prouvé dans la triste affaire Dreyfus, l'affaire. Ce malheureux avait été reçu au 31e degré, en 1893 : on en a les preuves officielles.

Aussi, la Maçonnerie et la Juiverie employèrent-elles tous les moyens dont disposent ces sectes maudites, pour faire tomber la France plus bas qu'elle ne l'était sous Charles VII jusqu'en 1429.

La calomnie est l'arme favorite des lâches et de ces sectes : aussi, devant la réprobation des gens de bien de toute la France et du monde entier, les deux puissances insinuèrent que les catholiques et l'Eglise étaient les principaux auteurs et fauteurs de l'affaire, et, grâce à l'or des juifs, elles réussirent à faire gober ces mensonges éhontés par ceux qu'anime la haine de la robe noire.

Grand bien leur fasse !

L'épilogue, c'est la mise en liberté du traître.

Il fait bon être juif par le temps qui court !

Si nous savions dépenser, entre nous, catholiques, ou chrétiens, la centième partie de l'énergie que déploient les pires ennemis du chrétien — celui-ci appartenant-il à l'Eglise réformée — comme tous ces braillards rentreraient vite sous terre !...

Oui : mais malheureusement, nous préférons nous jalouser, nous déchirer l'un l'autre, restant cois chaque fois qu'une attaque se produit contre l'Eglise, soit par les lois, soit par la secte, soit par la presse.

Continuons ce système ; cherchons à jouir, à nous enrichir : notre arrêt est bien clair, Notre Seigneur l'ayant formulé en quelques mots contre lesquels, au delà, nul ne pourra plus s'insurger.

Il a dit — et ce qu'il dit reste éternellement dit : — "Ceux qui auront rougi de moi, je rougirai d'eux à mon tour au jour du jugement."

Après cela, dormons en paix... si nous l'osons !

* *

Le Cercle Ville-Marie va recommencer ses séances si intéressantes. C'est par un coup d'éclat qu'il débute cette année. En effet, il a résolu de faire, au Monument National, la séance d'ouverture, qui sera présidée par notre bon lieutenant-gouverneur, l'honorable M. L.-A. Jetté, dont tout le monde connaît l'exquise délicatesse, le franc attachement à ses convictions, la grande et incessante bienveillance envers la jeunesse studieuse, la gracieuse charité envers les pauvres et ceux qui souffrent : et ceci, je le sais, puisque j'ai été témoin plusieurs fois de cette noble charité. Et si je parle de sa charité, c'est parce que j'ai dit, plus haut, que notre siècle est un siècle d'égoïsme à outrance.

Quoi de plus beau, de plus étonnant, dites-le-moi, que la découverte d'une oasis dans le désert ?...

C'est mardi, le 3 octobre prochain, qu'aura lieu cette séance d'ouverture, à 8 heures précises du soir.

Au programme figure "Pour la Couronne," de François Coppée, l'éminent académicien catholique, le grand patriote français. La partie musicale sera remplie par l'orchestre de l'Union Sainte-Cécile. Voilà qui est déjà bien attrayant.

Mais la direction a voulu faire davantage : tout porteur de billets de 50 et 75 centins aura droit à six coupons permettant d'assister gratuitement à six séances du Cercle Ville-Marie, telles que les indique le programme de la saison d'automne 1899.

C'est une œuvre excellente que ce Cercle Ville Marie : c'est un devoir pour tout homme bien pensant d'y contribuer.

Firmin Picard

L'AUTOMNE

*Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazonc épars ;
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.*

*Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlisant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.*

*Où, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.*

*Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.*

*Terre, soleil, rillons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !*

*Je voudrais maintenant rider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je bura la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel !*

*Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Auraît compris mon âme, et m'aurait répondu !*

*La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux :
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.*

LAMARTINE

LE CALVAIRE D'ARUNDEL

(Voir gravures)

Les pèlerinages aux Calvaires remontent aux premiers temps de la colonie ; et l'histoire du Canada nous redit, qu'à diverses époques et en différents lieux, s'établirent des Calvaires où les premiers colons se rendaient annuellement pour puiser de nouvelles forces qui les rendaient intrépides en face des dangers sans nombre qui se présentaient sous leurs pas.

La dévotion au Calvaire devint tellement populaire et salutaire, que chaque village, chaque concession et même chaque groupe d'habitants voulut élever la croix sur la route ou la voie publique ; c'était un petit calvaire où les populations rurales, comme aujourd'hui encore, se rendaient pieusement aux époques du mois de Marie ou du mois des Morts, pour y prier à l'intention des vivants et des défunts.

Les Calvaires, disséminés par toute la province, attirant annuellement au jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, (14 septembre) de nombreux pèlerinages. Voir à la mission du Lac des Deux Montagnes et au cimetière de Notre-Dame-des-Neiges à Montréal, et ailleurs.

Les RR. PP. de la Société de Marie, toujours guidés par l'inspiration du Bienheureux Grignon de Montfort, et désirant propager la glorieuse installation du grand Calvaire de Pont-Château, en France, ont essayé de continuer, en petit, cette salutaire dévotion au Crucifix ; et, depuis trois ans, ils ont élevé sur un tertre, près de l'église du canton d'Arundel (village Huberdeau), un Calvaire qui sera bientôt la première station d'un grand Chemin de Croix.

Le site choisi, l'orientation, la direction de la route et des distances entre chaque station seront à l'unisson et en parfaite conformité avec la voie douloureuse de Jérusalem.

Depuis sa fondation, le Calvaire d'Arundel attire, avec une progression étonnante, chaque année, les populations catholiques et même beaucoup de protestants des contrées du Nord.

Cette année, les dix paroisses du "Royaume du curé Labelle," depuis Saint-Sauveur en remontant vers le Nord et le Nord-Ouest, se sont donné rendez-

vous au pied du Calvaire d'Arundel. Les dignes curés de ces dix paroisses et missions étaient en tête du cortège, et le défilé de la procession, composée de douze cents personnes, produisait un effet tout à fait émouvant, tant la piété édifiante et recueillie de ces colons rappelait les premiers temps de la colonie.

Au nombre des assistants, l'on comptait les prêtres et religieux suivants : M. le chanoine Leclerc, curé de Saint-Joseph de Montréal, et M. Décarv, son assistant ; le R.P. Simard, de la Société des Rédemptoristes, prédicateur de la mission ; MM. Saint-Pierre, curé de Saint-Sauveur ; Ouimet, curé de Saint-Jovite ; Philion, curé de Saint-Adolphe ; Corbeil, curé de Sainte-Agathe ; Moreau, curé de Sainte-Marguerite ; R.P. Cébron, curé d'Arundel ; les RR. PP. Castex, Conau et Ronsin, de la Compagnie de Marie.

Le gravures que publie LE MONDE ILLUSTRÉ, dans une autre page, donneront une idée des processions dont nous parlons.

Un train spécial du chemin de Montfort amena une foule d'étrangers de Montréal, Saint-Jérôme et d'ailleurs.

La grande distance qui sépare ces populations du Nord, de la Mission du Lac des Deux-Montagnes, les fait converger désormais vers le Calvaire d'Arundel.

La fondation paraît si profondément enracinée dans l'âme et le cœur des colons du Nord, qu'il est maintenant proposé d'en faire une œuvre cantonale ; chaque paroisse désirant avoir sa propre station sur la voie douloureuse en y gravant, sur le piédestal, le nom de la paroisse qui l'aura érigée ; dès lors, le Calvaire d'Arundel sera chaque année le rendez-vous général des catholiques du Nord.

Depuis l'an dernier, les Pères de Montfort ont organisé un dîner populaire, servi sous une immense tente, moyennant la somme de vingt-cinq centins, au profit de l'œuvre du Calvaire. Au-dessus de trois cents personnes s'assirent cette année à ce banquet champêtre, où la joyeuse gaieté canadienne-française faisait suite à la grande fête religieuse qui se terminait par ces agapes fraternelles.

Puisse cette grande œuvre, entreprise dans la plus humble condition, s'accroître, prospérer et faire l'honneur et le bonheur des populations du Nord que le ciel ne cesse de bénir et de faire prospérer.

J.-C. AUGER.

SACRIFICE ÉMOTIONNANT

Le vingt septembre était revenu, ravivant le triste souvenir de la capitulation de trois à quatre mille combattants dans Rome, devant une armée de quatre-vingt-dix mille hommes avec cent vingt bouches à feu auxquelles les Pontificaux n'opposaient que quelques vieux bronzes de Lépante, deux petits canons de campagne, une mitrailleuse n'ayant que deux charges...

Le noble et saint Pontife, si bien surnommé le Pape de l'Immaculée, avait décidé d'offrir lui-même à Dieu l'auguste sacrifice de la messe ; et cette messe, à ce jour, il avait voulu la dire pour le repos de l'âme d'un de ses zouaves les plus aimants, les plus dévoués, M. le chevalier de M..., mon vaillant et regretté ami.

L'immense basilique de Saint-Pierre, à cause de l'heure matinale et de l'état du ciel où roulaient d'interminables nuages noirs, avait l'aspect ténébreux d'une de ces immenses grottes tant admirées aux Etats-Unis ; sur l'autel papal, seule la lumière vacillante des cierges minces fixés aux six grands chandeliers d'or, perceait l'obscurité profonde : on distinguait à peine, à cette lueur, le grand crucifix enrichi de pierres précieuses scintillant comme des gouttelettes de sang, tandis que le Christ éploré semblait tendre vers un ciel inexorablement sourd ses mains toutes suppliantes.

A l'autel et faisant face à la grande nef—car de peuple, il n'y en avait point : les portes de la basilique avaient été tenues fermées,—l'illustre Pie IX accablé par l'âge et l'ingratitude de ses enfants, réalisant ainsi toute la douleur de sa devise : *Croix de la Croix*, poursuivait la sainte cérémonie, ayant plusieurs cardinaux à ses côtés, tandis que nous formions

autour d'eux, et si près, que nous pouvions, ô joie suprême ! toucher le bas des vêtements de notre Roi résolu, nous formions, dis-je, une garde d'honneur résolue et décidée.

Combien étions-nous ?—Je ne sais, mais nous étions peu nombreux, si j'en juge par les morts aux champs de bataille et ceux qui tombent chaque jour.

Une émotion indicible nous étreignait : assister à une messe de l'immortel Pie IX, à une messe que le très saint Pontife avait voulu célébrer pour un zouave !...

De temps à autre, je voyais le cardinal de gauche, le plus rapproché de moi, soutenir, plein de sollicitude filiale, celui dont les "épaules soutiennent l'empire chrétien." Et devant cette auguste faiblesse, j'avais une envie de pleurer qui m'étouffait !

Mais voici que le mystère va s'accomplir : le doux Vieillard prononce les paroles de la consécration. Sa voix, c'est à peine si nous l'entendons : c'est un bruissement, un souffle, mais quelle douceur, quelle divine harmonie !

Est-il tellement pénétré de son indignité, ce Tenant-lieu du Christ, ce Pontife qui s'est toujours montré si humble, que son acte l'anéantisse ?... Tout à coup, nous le voyons pâlir... il se pâme... je crois que la mort vient d'éteindre cette vie précieuse : des larmes pressées inondent mon visage, je ne m'aperçois pas du trouble, du désarroi qui règne autour de moi !...

* * *

Je n'avais pu—l'eussé-je voulu, la parole eût expiré sur les lèvres,—je n'avais pu dire un seul mot à mes compagnons. Presque inconscient, je ne sais comment s'était achevé le sacrifice de la messe, quand on nous donna l'ordre de nous ranger.

Voici que le majestueux Vieillard s'avance, lentement, bien lentement, nous bénissant tous, accordant à chacun de nous un de ces sourires qui le rendaient toujours si séduisant.

Père toujours, malgré le fiel dont l'abreuve des enfants égarés, je le vois—est-ce une illusion ?...—se pencher avec la plus grande tendresse sur chacun de mes compagnons, et chaque fois, sans dire un mot, rien que ce beau sourire qui le fait ressembler à un être divin, il dépose un baiser sur les fronts courbés devant sa majesté. *

Et mes pleurs redoublent, car moi seul, je n'ai point eu cette immense faveur.

Mais le saint Vieillard les a tous fortifiés de sa douce caresse ; il n'y a plus que moi... mais il es loin, il a fini !—Soudain, il se retourne, revient sur ses pas : mes yeux ne peuvent se détacher de lui... Devant moi, il s'arrête, me regarde longuement de son doux regard qui fondrait des glaces... il n'a pas dit une parole à mes compagnons, et j'entends sa voix bénie : "Comment te nommes-tu ?"—Je lui dis mon nom. Doucement, il abaisse sa grandeur, et, avant que j'eusse pu deviner ce qu'il voulait, il me donne aussi un long baiser !...

O moment, moment le plus heureux de ma vie !...

Pourquoi nous avait-il ainsi embrassés tous ?...

* * *

Ce matin, 21 septembre 1899, je m'éveillais avant l'aurore : sur mes joues coulaient encore des larmes de bonheur—et mon oreiller était trempé sans doute de celles de tristesse que j'avais versées un peu auparavant.

FIRMIN PICARD.

SOLEIL LEVANT

*Lorsqu'au soleil levant tout chante et prend l'essor,
Et que le vent discret remplit de frissons d'or
La terre tout à l'heure assombrie et muette,
Mon cœur joyeux s'élève ainsi qu'une alouette,
Et parmi la splendeur tranquille de l'azur
Répand dans sa chanson son bonheur calme et pur ;
Mais lorsque des côteaux descend le crépuscule,
Il se ferme soudain comme une renoncule,
Et dans la chaste nuit pleine de diamants
Dort avec le parfum de ses rêves charmants.*

VALÈRE GILLE.



Septembre a fait mûrir le beau raisin vermeil
Aux penchants des coteaux que le grand soleil dore ;
Et se sentant déjà prise par le sommeil,
La terre lutte, et d'un sang nouveau se colore.

Les bois ont déjà pris les couleurs de l'automne.
Les champs où sont passés les rudes moissonneurs
Perdent dans l'horizon leur ligne monotone
Que traversent, furtifs, les rapides chasseurs.

Mais dans le ciel d'azur brille le beau soleil
Et la vaste forêt de ses rayons se dore ;
La terre lutte, et d'un sang nouveau se colore,
Septembre a fait mûrir le beau raisin vermeil.

(CLEMENT VAUTELET)

LA LÉGENDE D'UN PLONGEUR (*)

Quoique l'industrie à laquelle se prête la "Cloche à plonger" ne soit pas ancienne, elle a pourtant sa légende." Jack (tel est le nom d'un plongeur qui vivait à la fin du dernier), raconte M. Alphonse Esquiros, habile écrivain, avait été occupé depuis quelques semaines à recueillir les débris d'un naufrage, quand un jour il vit apparaître à l'une des fenêtres de la cloche une figure pâle, avec de longs cheveux entremêlés d'algues marines. Il avait bien entendu parler de la beauté des sirènes (ménéades) qui sont, comme tout le monde le sait, les plus ravissantes des femmes ; mais Jack n'avait jamais cru qu'il pût exister de créature aussi parfaite. D'une voix plus douce que le gazouillement des vagues sous une fraîche brise, elle lui dit :

— Je suis un des esprits de la mer : à cause de ton bon naturel, je t'ai distingué d'entre tes compagnons et je te protégerai, mais à une condition : c'est que tu

sauras me reconnaître sous toutes les formes dans les quelles il me plaira de m'envelopper.

La vision disparut, et Jack demeura fort surpris avec une grande joie au fond du cœur. A partir de ce moment, tout lui sourit : où les autres plongeurs ramassaient un écu, il en trouvait trois. Se souvenant de ce que lui avait dit la sirène, il eut grand soin de traiter en amis tous les habitants de la mer. Au moment où la cloche descendait dans l'eau, il voyait distinctement sous ses pieds, à quelque distance, des poissons et d'autres animaux marins ; mais il avait grand soin de ne pas les effrayer. Plus d'une fois, lorsque la cloche remontait à la surface, et qu'une légère vapeur tiède couvrait d'un nuage les verres de sa prison, il cherchait du regard la belle dans la mer, car il aurait bien voulu la revoir. Elle ne se montra jamais. Cependant, tout continuait à prospérer ; sa femme et ses enfants commençaient à croire qu'il avait de la peau de phoque séchée sous ses vêtements et que cela lui portait bonheur. Il n'avait pas, en effet, osé leur parler de cette maîtresse aux yeux vert-de-mer qui veillait sur lui.

(*) "Le fond de la mer," par Léon Renard.

Un jour, pourtant, il travailla plusieurs heures de suite sans rien trouver ; une houle profonde troublait la lumière dans l'intérieur de la cloche et l'empêchait de distinguer les objets. Comme il revenait chez lui de mauvaise humeur, il rencontra un affreux polype que le mouvement du reflux venait de laisser sur le sable. Jack l'écrasa du pied et s'en alla manger sa soupe. Le lendemain, alors qu'il était redescendu au fond de la mer, quelle fut sa terreur en apercevant, à travers les parois de sa cloche, non plus l'attrayante figure de la sirène, mais un monstrueux requin. L'animal s'approcha jusqu'au-dessus de la tête du plongeur et lui dit :

— Tu m'as désobéi, donc tu mourras.

En effet, quelques jours après, un accident survint dans la machine, et Jack fut noyé.

* * *

Il y a tout lieu de croire, dit M. Esquiros, que la mer est encore plus riche que la terre, après les millions de naufrages qui ont englouti des fortunes royales. Le mirage de cet or dormant au fond des eaux a troublé le sommeil de plus d'un plongeur. Des trésors sont sans doute enfouis dans les sables, caressés par les vagues, mais où les chercher ? Comment trouver la clef de ces coffres-forts de l'océan ? Passe encore quand on connaît à peu près le site du naufrage ; mais qui dira dans quelles eaux ont échoué les vaisseaux de l'Armada ?

Ce chantier de travail sous-marin est une sorte de loterie où chacun des plongeurs cherche à gagner le gros lot. On demandait à l'un d'eux s'il ne craignait pas de s'embarrasser dans les tas de câbles, au fond de ces noirs labyrinthes. Il répondit : "Quand on craint, on ne se fait point plongeur."

Dans les grands vaisseaux où les escaliers sont raides et profonds, où les cabines s'étendent dans de longs corridors sombres, le danger est que le plongeur n'entortille son tube à air autour de quelque objet malencontreux et ne suspende ainsi pour lui-même la source de la vie. Comment retrouver son chemin dans cette nuit pour revenir sans encombre à la lumière ? Monté sur le pont, l'intrépide chercheur veut se frayer un chemin vers les principales cabines, et là tout est noir, horrible, désolé ! Des masses froides, informes, ténébreuses flottent autour de son casque ; ce sont les cadavres des noyés. Il lui faut marcher à tâtons comme un aveugle. Est-il enfin assez heureux pour se dégager de ces obstacles et reconnaître sa route, tout triomphant, il envoie à la surface la précieuse cassette qu'il a saisie dans un coin mystérieux, puis retourne chercher fortune dans les flancs caverneux du navire.

Des différents travailleurs qui sont en commerce avec la mer, le plongeur est peut-être celui qui assiste aux scènes les plus mélancoliques.

Un diver (plongeur) qui avait exploré en 1865 les débris d'un vaisseau naufragé près des côtes de l'Ecosse, le *Dalhousie*, racontait un sombre épisode de l'histoire de l'abîme.

Chaque fois qu'il descendait dans la grande cabine, il trouvait une mère à genoux dans l'attitude de la prière et serrant ses deux enfants entre ses bras, tandis que d'autres cadavres étaient restés accrochés avec les ongles aux poutres du plafond. Ces tristes spectacles ne sont pas rares dans la vie du plongeur.

Un autre de ces ouvriers sous-marin qui avait été employé à fouiller un navire échoué sur les côtes de l'Irlande, disait à M. Siebe qu'il entraînait souvent dans une cabine et s'arrêtait à regarder dans une des cases, berths, une jeune femme aux longs cheveux dénoués que le mouvement de l'eau faisait flotter comme des algues. "Je me serais bien gardé, ajoutait-il, de la troubler dans son sommeil, ni de la déranger de sa couche ; où aurait-elle pu trouver une plus paisible tombe ?"

Un jeune militaire, dont la fiancée avait péri dans un naufrage en revenant d'Australie, ayant entendu dire que des plongeurs occupés à rechercher les restes du navire, y avait trouvé une jeune personne morte ; il se familiarisa avec leurs pratiques et descendit au fond de la mer. Là, dans une cabine, il découvrit en

effet une jeune morte embaumée par l'eau de la mer, qui laissait pendre de sa case une main à laquelle brillait l'anneau de fiancée. C'était bien Elle, et il eut du moins la consolation de la revoir une dernière fois.

Plutarque raconte qu'Antoine employa les plongeurs à des exercices moins terribles. Il était alors tout entier à Cléopâtre, en compagnie de laquelle il ne dédaignait pas de se livrer à l'innocent passetemps de la pêche à la ligne. "Mais, dit Plutarque, (par la plume d'Amyot) voyant qu'il ne pouvoit rien prendre, en estoit fort despit et marry. Si commanda secrètement à quelques pescheurs, quand il auroit ietté sa ligne, qu'ils se plongeassent soudain en l'eau, et qu'ils allassent accrocher à son hameçon quelque poisson de ceux qu'ils auroient eux peschez auparavant, et puis retira ainsi deux ou trois fois sa ligne avec prise. Cléopatra s'en aperceut incontinent ; toutefois elle fit semblant de n'en rien sçavoir et de s'esmerveiller comment il peschoit si bien : mais à part elle conta le tout à ses familiers et leur dit que le lendemain ils se trouuassent sur l'eau pour voir l'esbatement. Ils y vindrent sur le port en grand nombre, et se mirent dedans des bateaux de pescheurs, et Antonius aussi lascha sa ligne, et lors Cléopatra commanda à l'un de ses serviteurs qu'il se hastast de plonger devant ceux de Antonius et qu'il allast attacher à l'hameçon de sa ligne quelque vieux poisson salé, comme ceux qu'on apporte du pays de Pont ; cela fait, Antonius, qui cuida qu'il y eust un poisson pris, tira incontinent sa ligne : et adonc, comme on pense, tous les assistants se prirent bien fort à rire, et Cléopatra en riant lui dit : "Laisse-nous, Seigneur, à nous autres Egyptiens habitants de Pharos et de Canobus, laisse-nous la ligne ; ce n'est pas ton métier ; ta chasse est de prendre et de conquérir villes et citez, pays et royaumes."

(Pour traduction conforme)

A. D...

SOUVENIRS DE ROME

(Suite)

VELLETRI, 8 juillet 1888.

Mes chers parents,

Je ne vous ai pas écrit depuis le jour de la Saint-Pierre, et je n'ai pas reçu de lettre de vous depuis la Saint-Jean-Baptiste ; aussi, j'attends avec impatience de vos nouvelles.

Je suis encore à Velletri, avec tous mes compatriotes du premier détachement ; mais on dit que nous devons bientôt partir pour Rome. Tant mieux ! Si je vais à Rome, j'aurai plus de facilité à me trouver avec Georges. Quant à M., il devra rester à Velletri, parce qu'il sera bientôt nommé caporal. Les Canadiens seront bientôt dispersés dans différentes compagnies. Il y a déjà quatre mois que nous sommes ensemble.

Vous désirez sans doute savoir quelles sont nos occupations à Velletri ?

Quand nous ne sommes pas de service, nous avons l'exercice comme à Rome, mais le lever est à 3½ heures du matin : on est bons ! Le service consiste à monter la garde, aller en patrouille par la ville et la campagne. Nous avons beaucoup d'ouvrage.

Je me suis acheté, la semaine dernière, un revolver pour faire la patrouille. Si je me trouve attaqué, j'aurai de quoi me défendre.

On ne parle de guerre que pour l'automne prochain : je ne sais si nous l'aurons ; beaucoup disent que cela va rester comme après Castelfidardo, qu'on ne se battra que dans quatre ou cinq ans. D'autres disent qu'il faut que la France engage la guerre avec la Prusse, pour que nous ayons quelque chose.

Je ne sais ce qui arrivera : mais l'Eglise sortira victorieuse.

Dans les premiers jours de juin, je me suis trouvé de garde à la prison de Velletri, où sont enfermés beaucoup de brigands. Je ne pourrais en dire le nombre. De temps en temps, nous voyions des femmes qui auraient voulu parler à leurs maris : mais il nous est strictement défendu de laisser approcher qui que soit, nous sommes donc obligés de chasser même les femmes ; et comme elles sont très méchantes, nous

devons parfois les éloigner à coups de crosse de fusil. C'est pénible, mais elles nous déchireraient !

Il y a beaucoup de brigands dans la province de Velletri ; aussi, ceux qui ne sont pas sous les verrous voudraient-ils bien délivrer les prisonniers. C'est pour-quoi, dès dix heures du soir, personne n'a le droit de passer dans la rue près de la prison, sous peine de se voir tuer par les sentinelles. Nos ordres sont formels sur ce point, et nous montons la garde fusil chargé, prêts à faire feu sur quiconque voudrait passer malgré nous. J'espère que je n'aurai pas le désagrément d'en venir à cette extrémité ; mais s'il le fallait, je ferais mon devoir, je vous l'assure. Si vous saviez quelle crainte inspirent les zouaves partout où ils vont.

Dans ces premiers jours de juin, nous sommes allés faire une promenade au couvent des Pères Capucins. Ce couvent, au temps de la bataille de Mentana, a été occupé quatre jours par les Garibaldiens, qui tenaient prisonniers les Pères Capucins. Un de ces Pères nous rapportait que les Garibaldiens disaient : "Si les zouaves viennent, nous laissons nos fusils et nous nous sauvons presto !" Ils n'ont pas peur des autres soldats pontificaux ; mais nous, nous leur causons une frayeur terrible. Ils prennent les zouaves pour des hommes supérieurs aux autres et n'ayant peur de rien. Il est vrai que nous ne badinons avec personne ; nous nous montrons de vrais soldats.

Je ne cesse de prier pour vous. Je comprends que mon départ a dû vous causer une grande peine : mais si j'avais le bonheur de mourir pour le Saint-Père, pour l'Eglise, c'est à dire de mourir martyr, ne seriez-vous pas bienheureux d'avoir donné un de vos fils à cette cause sacrée ? Je voudrais bien mourir ainsi ; et pourtant, il y a je ne sais quoi qui s'oppose à ce désir. Ce je ne sais quoi est sans doute l'amour que je vous porte, l'amour de la famille et de la Patrie.

Laissons tout cela à la volonté de Dieu, pour sa plus grande gloire, comme le disait saint Ignace de Loyola.

J'oubliais de vous dire que le 14 juin, les zouaves étaient arrivés des montagnes à Velletri. Ils ont, dans leur excursion, tué trois brigands que j'ai vus étendus sur la place publique de Velletri. On les a mis là pour frapper de terreur ce peuple de brigands. L'un d'eux a reçu une balle qui lui a passé par l'œil gauche, est sortie derrière la tête en fracassant tout le crâne. L'autre a reçu une balle en pleine poitrine : c'est un des chefs des brigands. Il était armé de deux revolvers et d'un fusil à deux coups. Le zouave qui l'a tué n'avait que sa carabine.

Le 16 juin, il y a eu encore deux brigands de tués. La chasse est bonne !

Je suis en parfaite santé ; M. est un peu malade, mais il sera bientôt rétabli.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LÉON DES CARRIES.

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

Une jeune fille dont la mère a été emportée par une maladie cruelle et dont le père, retenu par ses obligations professionnelles, ne fait que de rares apparitions dans la maison—beaucoup trop grande, hélas ! aujourd'hui—manifestait l'autre jour devant moi sa résolution bien arrêtée d'user de la liberté qui lui est ainsi acquise pour prendre des distractions.

—On ne peut rester enfermée comme une recluse, disait cette jeune fille ; et puisque la mode anglaise et américaine a franchi les mers, je veux en profiter pour sortir seule et au besoin aller au théâtre en me faisant accompagner par la femme de chambre.

J'aurais pu faire des remontrances à cette jeune écervelée ; lui montrer le danger du théâtre lorsque l'expérience de personnes plus âgées ne guide pas dans le choix judicieux des pièces, et lui prouver que, si, à la rigueur, une jeune fille peut sortir seule, ce n'est jamais qu'à la condition que sa mère l'y autorise et prenne la responsabilité de cette dérogation à nos coutumes nationales, lesquelles subsistent, croyez-le bien, en dépit des affirmations contraires et des mauvais exemples des Miss insulaires ou continentales ; mais

j'ai préféré lui poser une question qui résumait bien toute la question.

—Vous vous plaignez, ai-je dit, de demeurer enfermée chez vous. La maison vous pèse, suivant la locution familière. Eh bien ! dites-moi bien franchement si vous la connaissez à fond, cette habitation qui vous semble une prison, si vous en avez fait l'inspection en future maîtresse de maison qui doit connaître son domaine dans les moindres détails, afin de pouvoir présider aux aménagements, aux rangements, devant y maintenir la symétrie, l'ordre, la propreté.

—Mais, madame, je n'y ai jamais songé ; la femme de charge est là pour ça.

—Vraiment, mademoiselle ! Ainsi vous n'avez jamais songé à ça ! Eh bien ! permettez-moi de vous dire que vous avez négligé une source de réelles distractions... et pas nuisibles celles-là, bien au contraire.

L'ignorance des détails de la vie domestique est permise au sortir des études classiques, parce qu'on ne saurait guère, étant donnés les programmes actuels, concilier les travaux scolaires avec l'initiation, pourtant obligatoire, aux soins à donner à un intérieur ; mais, une fois rentrée au foyer paternel, une jeune fille doit se préoccuper de ces choses essentielles de son existence future.

Que de choses intéressantes à apprendre et combien le temps vous paraîtra court si vous vous mettez à cette étude !

Vous ne connaissez même pas cette maison où vous vous ennuyez faute d'occupation. Visitez-la de fond en comble ; faites-vous expliquer ce que vous ignorez, le pourquoi de chaque disposition prise, et recherchez des améliorations.

Vous arriverez, petit à petit, à faire de cette demeure un coin familial qui sera bien vôtre, car vous en aurez embelli ou transformé successivement toutes les parties. Vous consulterez votre goût et vous vous instruirez facilement des règles générales qui doivent présider à la réglementation intérieure d'une habitation, tant au point de vue du coup d'œil et de la propreté qu'à celui de l'hygiène domestique.

Et si vous sortez seule, ce qui vous sera permis alors, ce sera pour visiter un musée, des magasins, des expositions, et former ainsi votre goût, ce qui est autre chose que d'aller le nez au vent, à la recherche d'une distraction vague.

J'ai deviné l'un de vos arguments, avant même que vous le formuliez. Vous pensez qu'en demeurant à la maison, vous courriez risque de devenir vieille fille, faute de montrer un peu partout la splendeur de vos vingt ans !

Erreur, grave erreur, mon enfant.

Votre belle prestance, votre beauté, si vous voulez, fera mettre le monocle à l'œil de quelques passants ; d'aucuns auront même des pensées insolentes si vous déambulez seule par les rues, suivant le désir exprimé tout à l'heure, mais ce n'est pas cette admiration passagère qui fera qu'on vous demande en mariage.

Au contraire, les qualités que vous pouvez acquérir en prenant à cœur l'étude que je vous indique des devoirs de maîtresse de maison, seront invoquées par ceux qui s'intéressent à vous, et vous ne manquerez pas de prétendants.

Les jeunes gens les plus écervelés hésiteront toujours à s'unir par le mariage à une jeune fille qui a les allures libres d'une personne habituée à l'oisiveté et en rupture avec les obligations que la Providence a imposées à notre sexe, tandis qu'ils s'arrêteront avec respect, un respect parfois involontaire, mais inévitable pour eux, devant celle qui est prête à devenir l'épouse modèle que tout homme rêve de rencontrer.

Allons, mademoiselle, allez voir si le fricot brûle et si la poussière a été enlevée des meubles du salon. C'est cela la vérité, le devoir, l'occupation honnête, la distraction réelle.

Le reste est tellement dangereux pour vous, dans la situation d'isolement où vous vous trouvez, qu'y arrêter votre attention est déjà mal faire.

FRANÇOISE.

Faites de bon cœur le travail qui vous incombe ; il sera moins pénible et mieux fait.—ANONYME.

LE CRI DES BRAVES

A mon meilleur ami.

*Oui, sans doute, la vie est un pesant fardeau,
Une lutte incessante où le faible succombe ;
Un long roman vécu qui prélude au berceau
Et dont la trame cesse où commence la tombe.*

*Sans doute que parfois, comme un divin flambeau,
Luit un rayon d'espoir dans une âme qui tombe ;
Que l'on peut voir en voir croître le vert rameau
Qu'apportera, peut-être, un jour une colombe.*

*En attendant je sais que le devoir du brave
Est d'aller en avant quand le combat s'aggrave ;
Fixons notre bannière et portons haut nos fronts !*

*Qu'importe que la route âpre et rude meurtrisse !
Le but ne s'atteint pas sans une cicatrice !
S'il faut lutter ensemble, ami, nous lutterons !*

ALBERT LOZEAU.

LE SERMENT DE JEANNIE

Le capitaine préparait l'appareillage du voilier. On devait partir le lendemain, à l'aube. La frégate ferait route pour Terre-neuve, où la pêche était commencée.

Alors que les coups de marteau retentissaient de la poupe à la proue, le commissionnaire du port apporta une lettre à Pierre Godec, le second. Cela fit lever les têtes. Quant au jeune marin, ayant reconnu l'écriture de la suscription, sa main trembla en serrant l'enveloppe blanche ; il la déchira d'un grand coup d'ongle et lut :

Un danger nous menace ; viens ce soir, à onze heures, au pied du Calvaire. Je te dirai tout. Au nom du ciel, viens.—JEANNIE.

De sa rude main, Pierre froissa le papier et son visage changea de couleur. Son regard, qui voulait fuir les regards interrogateurs de ses compagnons, erra sur la baie de la Rance, où les eaux, légèrement agitées, semblaient, aux lueurs ardentes du soleil couchant, rouler des vagues empourprées et pressées qui expiraient à la côte, non sans avoir balancé les navires à l'ancre échelonnés au long de la rade.

L'écriture de la fiancée chérie revint sous les yeux de Pierre ; ses doigts s'appliquèrent à tendre le papier. D'une voix sourde, étranglée par l'émotion, il répéta cette ligne, cause de ses inquiétudes ; "Un danger nous menace."

L'interrogation vint ensuite à ses lèvres :

—Quel danger ?

Et, prenant soudain un parti :

—J'irai au rendez-vous ; il faut que je sache.

Le capitaine venait de descendre à terre ; Pierre l'alla trouver.

—Maître, une personne qui m'est chère me réclame. Je ne peux refuser de me rendre à cet appel. Voulez-vous me permettre de partir ce soir à huit heures avec le youyou ?

Le patron fit cette objection :

—C'est que nous levons l'ancre demain ; l'armateur le veut ; il y va de ma commission si je pars en retard...

—Je serai rentré avant le jour.

—Tu veux aller à Plouër, je devine... La Rance peut grossir d'un moment à l'autre... t'obliger à différer ton retour.

—Rien ne pourra m'arrêter.

—Pourquoi n'écris-tu pas à la personne qui te demande ?

—Elle ne peut recevoir mes lettres. Et il faut que je lui parle.

Le capitaine lui mit la main sur l'épaule.

—Allons, je te donne le youyou, en te recommandant de ne pas commettre d'imprudences, et tu rentreras de bonne heure.

—J'en prends l'engagement. Merci, maître.

Son travail achevé, sans qu'il songeât à dîner, le second sauta dans la barque...

Il vit la nuit descendre ; et au fond de l'estuaire borné par le môle de Saint-Malo, il lui parut que les

écueils découverts étaient des monstres acroupis au ras de l'Océan ; au loin, des voiles glissaient pendant que les mouettes planaient encore au bord du rivage.

D'un regard, Pierre chercha le chenal, sa route au milieu de la rivière maintenant apaisée.

* * *

Bien que la Rance fût calme, le marin ne mit pas moins de deux heures à franchir—ou plutôt à remonter—les douze kilomètres qui séparent la rade de Dinard du petit port de Saint-Hubert.

Le youyou amarré à un anneau de la cale, Pierre gravit d'un pas pressé la route tracée sur une rude déclivité. Hors le village, il respira et vit s'allonger devant lui la vaste plaine de haies verdies par le nouveau printemps.

Et à travers champs il gagna le lieu du rendez-vous.

C'était la Champagne des Tertres, point culminant d'un plateau où se dresse un grand Christ élevé par la foi bretonne à la mémoire du Sauveur.

Devant la grille bien ouvragée qui défend l'approche des personnages sacrés réunis là, Pierre se signa longuement, et ses yeux se levèrent sur le panorama.

Grandiose tableau, œuvre vaguement éclairée des clartés de la lune surgie à l'horizon : au loin, la Rance grossie du flux, étalait sa nappe blanche au golfe et baignait les assises de grands tertres ; et le murmure de ses eaux montait, montait, dominant tous les bruits d'alentour ; à droite, des bouquets d'arbres s'échelonnaient, grimpaient à l'assaut des hauteurs ; au-dessus, les céréales couvraient d'une parure verte et mobile sous le vent les terres grisâtres ; au sud, planté haut, le clocher de Plouër dressait sa masse de pierres au milieu de la bourgade bâtie au flanc d'un coteau.

Repris d'inquiétude, le jeune homme murmura de nouveau :

—Un danger nous menace...

Enfin, les deux mains placées sur le cœur, il appela, mais faiblement :

—Jeannie, Jeannie ma bien-aimée.

Cet appel fait, comme si Dieu lui eût voulu donner satisfaction tout de suite, entre deux buissons déjà parés de fleurs gracieuses, par le sentier qui zigzague de Plouër à la Gourbanière, une coiffe blanche parut monter.

Dans ce temps, l'horloge de l'église sonna onze coups, coups nettement frappés ; et d'écho en écho, la voix grave du bronze roula, se traîna, mourut.

Pierre se porta à la rencontre de la coiffe blanche.

En même temps deux cris partirent :

—Jeannie !

—Pierre !

* * *

Jeannie avait vingt ans ; belle et robuste, la plus courageuse et la plus sage des jeunes filles du bourg, mais pauvre, elle s'était fiancée à Pierre, natif de Mihnic, qu'elle connaissait depuis longtemps. Autrefois, leur amour et leurs rares entrevues restaient secrets, car l'orpheline, confiée aux soins d'une vieille dame très riche, était destinée, croyait-on, à un parent de sa protectrice.

Les mains unies, les deux jeunes gens s'approchèrent du Calvaire.

Aux rayonnements des étoiles, demi-jour augmenté d'une vague clarté lunaire, le Christ, pourtant cloué, blessé, semblait sourire sur la colonne de granit taillée en croix, à ces deux êtres charmants : le rude marin qui dompte les fureurs de l'Océan, la jeune fille qui, de sa beauté, éclaire un intérieur ; êtres aux cœurs remplis d'espérances, humbles venus à ses pieds demander la protection de Dieu.

Leurs prières murmurées, Pierre releva Jeannie, et doucement l'appuya contre son cœur.

—Ce danger ? Parle ! Parle !

D'une voix triste, elle répondit :

—Mon pauvre Pierre, Mme Della veut me donner un petit avoir... Sais-tu pourquoi ? Non. C'est pour me marier avec son neveu. Ce garçon est arrivé d'hier ; il a l'air méchant tout plein ; il est toujours sans place ; mais tu sais bien, mon Pierre, que je ne

veux pas de lui. Toi seulement tu seras mon homme ; oui, dame.

—Et ta patronne ne peut te forcer la main...

—Elle prétend que si... parce que ma mère m'a confiée à elle. Des gens lui ont dit comme ça que j'aimais un marin. Alors elle m'en a dit sur les marins... des choses que je ne veux pas répéter, dame. Figure-toi qu'hier au soir elle voulait fixer le jour de mes noces avec son neveu...

Le matelot était devenu blême.

—Tu as hautement refusé ?

—Je me suis sauvée dans ma chambre pour t'écrire un mot. Ce matin la patronne a voulu recommencer.

—Que dit ce neveu ?

—Il me prie d'accepter... Je lui ai dit que je voulais attendre jusqu'au mois d'octobre avant de me décider.

—Et ?

—Dame, la patronne dit que c'est trop long...

—Tu sauras lui résister ?

—Au besoin, je quitterai la maison.

Pierre parut réfléchir.

—Garde envers Mme Della, qui t'a recueillie, tous les ménagements possibles ; mais rebute son neveu. A la fin, il se lassera. A mon retour, je te demanderai tout de suite ; tu auras vingt-et-un ans.

—Ils vont me tourmenter tous les jours.

—Pense à moi ! Cela fortifiera ton courage.

Il lui remit une fleur d'aubépine cueillie au buisson.

—Prends ce gage ; l'heure s'avance, il faut nous séparer, Jeannie.

Elle tressaillit.

—Déjà ?

—Oui. D'ailleurs, tu es sortie de la maison pendant le sommeil de ta maîtresse. Il ne faut pas que ton absence soit remarquée. Moi, je dois être avant le jour à bord de la goélette... et le courant sera rude à remonter.

Une demie sonna au clocher.

—Tu n'attendras pas de lettres, reprit le jeune homme, puisqu'il me faudrait les adresser à madame Della. Je n'ai aucun autre moyen de te faire parvenir de mes nouvelles. Le danger que tu m'annonçais sera écarté grâce à ta fermeté. Va, rien ne peut briser notre amour. Ma belle Jeannie, jurons encore d'être l'un à l'autre !

Ensemble, ils levèrent la main en face du grand crucifix. Ensuite, Pierre pressa la jeune fille sur son cœur, lui donna rendez-vous sept mois plus tard, à la même place, à la même heure, et partit.

Vingt minutes après, le youyou voguait ; mais la mer montait encore dans la rivière, arrêtant souvent la marche du bateau. Dix fois, le marin faillit être entraîné par les contre-courants ; il dut manœuvrer de toutes ses forces pour dompter les remous.

Soutenu par la pensée d'épouser Jeannie avant l'hiver, il put arriver à la goélette qui, déjà parée de sa voile, semblait, à l'aube naissante, sortir du miroir des eaux calmes.

Au moment de lever l'ancre, l'adieu à la fiancée monta aux lèvres du marin.

* * *

Jeannie attendit, au tertre, que la silhouette de Pierre eût disparu. Cette séparation, pourtant prévue, lui causa une grande douleur ; et ses beaux yeux devenaient humides.

Soudain, elle releva la tête.

A une petite distance, des voix chantaient au fond d'un vallon : Jeannie reconnut la voix du neveu de Mme Della qui venait de jouer, au café, au billard, avec les clercs du notaire. Tous montaient vers le Calvaire, sans doute pour contempler la belle nuit et la campagne.

L'orpheline ôta sa coiffe et glissa, un peu apeurée le long d'un sentier.

Elle ne respira librement qu'une fois arrivée dans sa chambre.

Mme Della et son neveu, pressés d'en finir avec la résistance de l'orpheline, la persécutèrent les jours suivants. Après des refus, on lui fit la vie dure. N'importe, Jeannie resta inébranlable.

Elle reçut un coup en plein cœur en apprenant, au mois d'août, la mort de Pierre Godec ; il avait péri au cours d'une pêche de nuit. Tous les rêves faits par la pauvre fille s'évanouissaient d'un coup.

Après avoir versé d'abondantes larmes, l'orpheline prit le deuil ; et Mme Della lui prodigua des consolations, la pressant, puisque son fiancé était mort, de céder aux instances de son neveu.

Jeannie ajourna sa réponse.

Le 15 octobre, à dix heures du soir, elle se rendit au pied du Calvaire, lieu où Pierre la devait retrouver. Agenouillée, Jeannie pria longtemps pour ce mort perdu au fond de l'Océan. Elle lui devait, croyait-elle, ce pèlerinage.

Aux clartés de la lune, devant la plaine dépouillée, le grand Christ semblait triste. La bise secouait les buissons d'alentour ; les quarts de l'heure sonnaient d'un timbre funèbre au clocher de Plouër.

Tout à coup, les yeux de l'orpheline s'agrandirent.

Au moment de reprendre le chemin, une forme vague avait surgi devant elle : l'ombre de Pierre arrêtée au milieu du sentier.

Et le revenant, raide, pâle, l'effraya.

Elle prit sa course vers le bourg ; mais une voix cria au milieu du silence :

—Jeannie ! Jeannie ! Tu ne me reconnais donc pas ?

Chancelante, Jeannie s'appuya à un roc. Une grande clarté illuminait son âme. Pierre était à ses genoux, souriant, vivant, bien vivant. Et à la nouvelle de sa mort partout publiée, il sourit.

—Mme Della avait inventé ce subterfuge pour te faire épouser son neveu... Mais j'arrive à temps. Dieu merci, et déjoue leurs projets... Réjouis-toi, les jours d'épreuve sont passés. J'irai demain voir ton tuteur, lui demander ta main.

Un mois plus tard, le doyen de Plouër annonçait en chaire le prochain mariage de Pierre Godec et de Jeannie Moran.

EDOUARD GACHOT.



1. Matinée avec garniture de plissés

2. Robe d'intérieur ornée de broderie au tambour

LA PATRIE

Ah ! que ceux qui se disent les citoyens du monde habitent un triste pays ! Les êtres misérables que nous serions sans cet impérissable amour de la Mère-Patrie par quoi nous sommes encore quelquefois arrachés aux glus abêtissantes de l'égoïsme et qui fait saigner en nous, délicieusement et cruellement à la fois, toutes les fibres qui nous attachent au sol natal, mêlées aux racines de ses forêts, enroulées aux ossements des aïeux ! Exclusivisme sacré des races inexorablement ennemies, tu as été, depuis l'origine des siècles, la sauvegarde de toutes les noblesses de l'âme, le secret de l'héroïsme, le réveil des courages, le salut des arts dont le génie répugne aux promiscuités de goûts. Si stupide que paraisse l'orgueil d'être né ici ou là, il semble nécessaire à notre dignité. Qui l'abjure se diminue soi-même. Et d'ailleurs qui l'abjure ment ! Car celui dont le cœur ne bondit pas dès que la terre s'ébranle sous les pas de l'étranger, dès qu'une clameur de menaces lui est apportée par un écho qui ne parle pas sa langue, celui-là n'a jamais senti dans sa main la loyauté tranquille d'une main amie. C'est pour tous une façon de mystère devant lequel on s'éloigne. Rêve après cela qui voudra, l'universelle lâcheté, mère des confortables à venir, s'épanouissant, sur les nations, comme une fleur de honte, et toute l'humanité aux lèvres con fondues dans un immense baiser !

Où donc est, je vous prie, l'honneur de l'humanité, chez nous, depuis ces années de revers, de désillusion et d'épreuves, sinon dans le courage obstiné de nos soldats, dans l'héroïsme toujours renaissant de ces chers vaincus d'hier qui seront les vainqueurs de demain ? Où de grands sentiments ont-ils mûri ? Où se recueillit le vol des nobles pensées ? Est-ce autour des Bourses infâmes où hurlent les intérêts et se retournent les poches ? Est-ce dans les Parlements où la

clameur bavarde des avocats, si prompts à envoyer des régiments à la tuerie, ne sonne rien que le rappel des élections à venir, gens dont le cœur est si bien descendu où l'on s'assied que, pourvu qu'ils gardent leur siège, ils se tiennent pour contents, le cuir de leur fauteil fût-il taillé dans un lambeau de la France ? Non ! non ! non ! Et je vous défie d'aller chercher ailleurs que sous le drapeau, les sublimes oublis de soi-même sans lesquels il n'est ni patriote, ni citoyen, ni homme digne de ce nom ! Il faut donc les pleurer deux fois sans les plaindre une seule, ceux qui ne se réveilleront plus, leurs yeux s'étant fermés sur la vision sublime du sacrifice. Je ne puis penser à eux sans envie secrète et sans que, dans mon esprit, chantent à nouveau ces vers d'autrefois :

Gloire aux vaincus des grands combats,
Aux morts tombés sans funérailles,
Sous le vent lointain des mitrailles,
Dans les champs ennemis—là-bas !

Sans faire un seul pas en arrière,
Comme des astres s'éteignant,
On les vit plonger en saignant,
Dans une brume meurtrière.

La trombe de fer emporta
Leur âme à ses fureurs mêlée ;
Et, sous la nue encore voilée,
Le nom de la France monta.

Plus haut que la dernière haleine
Du soldat tombé dans le rang,
Plus haut que la vapeur de sang
Qui flottait sur l'immense plaine.

Vers Celui qui ne sachant pas
Ce que sont défaite ou victoire,
Couronne de la même gloire
Tous les morts du même trépas !

ARMAND SILVESTRE.

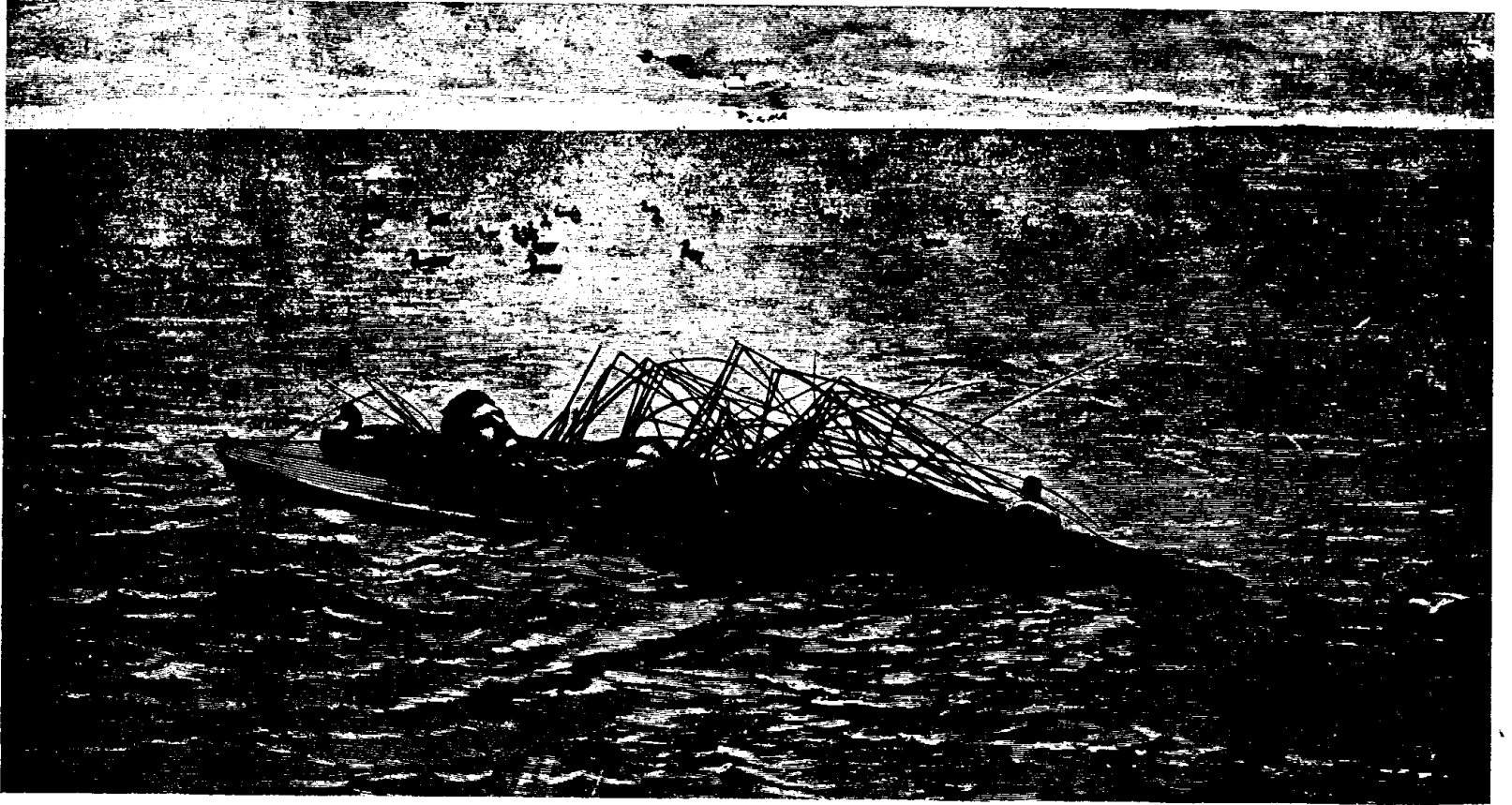
Si vous saviez comme il est bon de souffrir, vous ne chercheriez pas autant votre consolation dans les choses de ce monde.—S. JEAN DE LA CROIX.

LA MODE

1. Jaquette de négligé avec garniture de plissés.—La jaquette en lainage blanc à fines rayures bleues, montre des devants-veste droits, une longue basque et un plissé de soie blanche sur 2 pouces, adapté avec tête de $\frac{1}{2}$ pouce. Nœuds de ruban bleu. Ce vêtement gracieux est arrangé sur fond de doublure ajusté ; recouvrir ce dernier d'étoffe jusqu'à la moitié de la largeur d'épaules et disposer la fermeture à boutons. Pour le dessus, petit côté devant coupé à même, dos tendu plat en haut, faiblement froncé au tour de la taille. Les devants cambrés se rapprochent sur la poitrine jusqu'à 4 pouces, s'écartent vers le bas et disparaissent dans la basque ronde de 12 pouces de long. Les devants sont pris dans les coutures d'épaule et sous le bras. Faire de chaque côté à 2 $\frac{1}{2}$ pouces du bord, une entaille garantie par des points de feston. Y passer un ruban ceinture qui couvre les fronces du dos et se ferme devant par un nœud. Large manche garnie d'un plissé volant. Col droit avec ruche de crêpe chiffon ; devant, nœud de ruban.

2. Robe d'intérieur avec broderie au tambour.—Le joli costume est orné de broderie au tambour d'une nuance plus foncée, exécutée en premier lieu sur une bande d'étoffe de 2 pouces. Celle-ci se pose en cambrure autour d'un empiècement de soie de nuance claire et descend devant jusqu'au bord de la jupe. Sous la bande brodée, garnie de trois cols, l'intérieur 4 pouces de haut, 33 de tour à son bord supérieur et 64 pouces d'envergure ; les deux autres ont 2 $\frac{1}{2}$ et 1 $\frac{1}{2}$ pouce de haut ; engrelure de biais d'étoffe en $\frac{1}{2}$ de pouce autour des bords. Manchette serpentine avec broderie. Ceinture d'étoffe en 1 $\frac{1}{2}$ pouce.

Voulez-vous marcher aisément dans le chemin de la vie : allez toujours tout droit à ce qui vous coûte le plus.—ANONYME



LA CHASSE AU CANARD SAUVAGE



COMBAT ENTRE UN BUFFLE ET DES LIONS

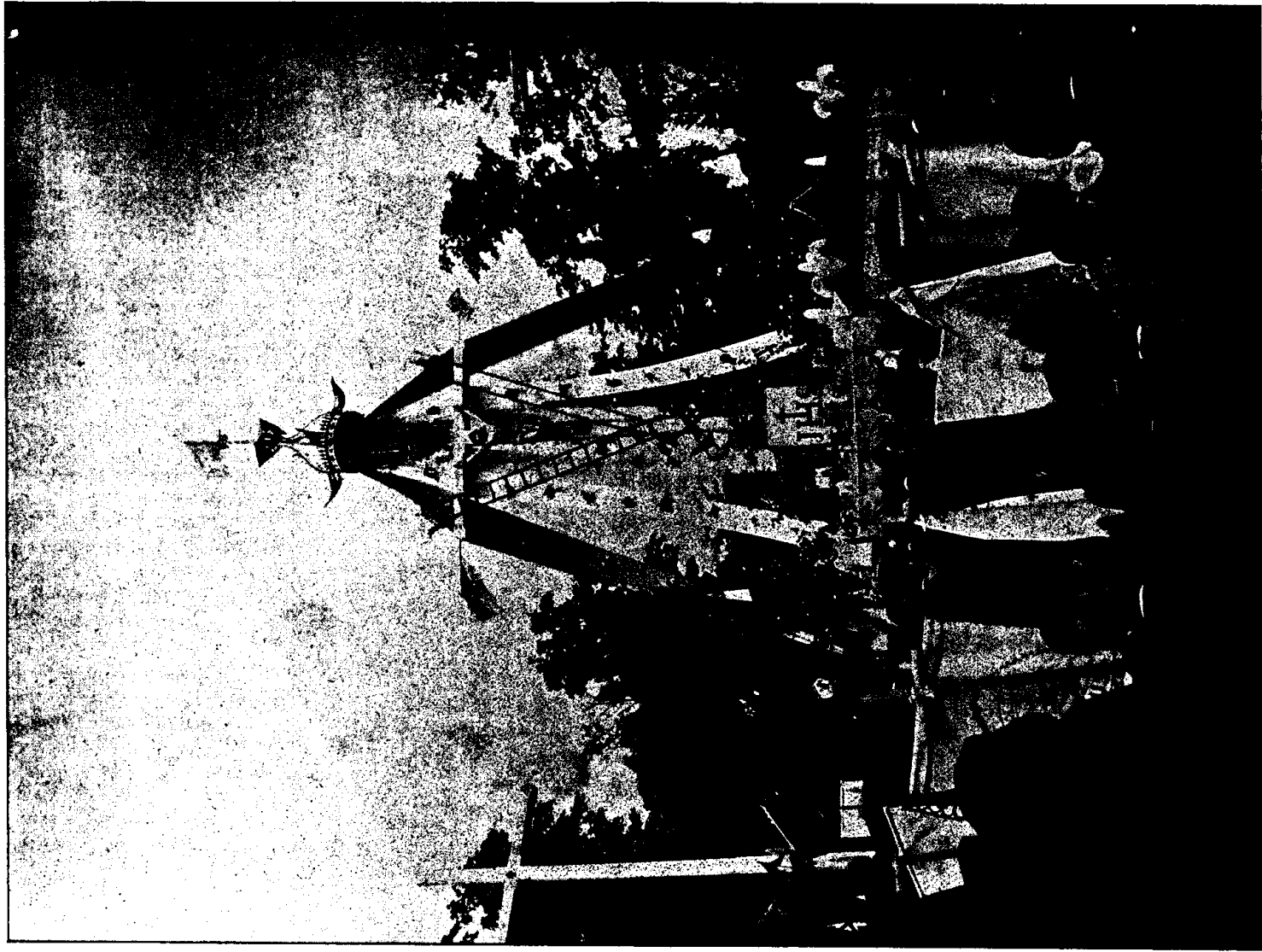


Vue de Montfort prise du fond de la vallée



Retour de la procession à l'église

—Photos Dumas, 112, rue Vitré



Le Calvaire pendant le sermon

A TRAVERS LE CANADA.—LA FETE DU CALVAIRE A HUBERDEAU.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Nous empruntons au *Bulletin* de la Chambre de Commerce du District de Montréal, la gravure et la description de la nouvelle machine à grande vitesse, que le C. P. R. vient de construire pour le service de Montréal-Ottawa, par la ligne courte Vaudreuil-Ottawa.

Cette ligne courte n'a que 111.4 milles de longueur entre les têtes de ligne, tandis que l'ancienne ligne a 120 milles.

Par celle-ci le voyage se faisait en 3.40 heures ; par la nouvelle, il se fait en 2.30 heures, que l'on veut ramener à deux heures exactement, au moyen de trains directs dont la vitesse commerciale serait par suite de 55½ milles par heure. C'est-à-dire que, si l'on décompte les arrêts et le temps nécessaire à la remise en marche, la vitesse, entre les points d'arrêt, devra être portée à 80 milles à l'heure.

C'est pour atteindre ce but qu'on fait l'essai des nouvelles machines que nous allons décrire.

Ces machines, ainsi qu'on le verra par les gravures, diffèrent des types usuels, tout en se rapprochant par certains points de la machine à voyageurs, "machine huit roues," que tout le monde connaît.

Les principaux points saillants de la nouvelle locomotive sont : la chaudière avec sa boîte à feu immense et sa surface de chauffe inusitée ; la disposition de son mécanisme moteur ; enfin, le groupement des essieux et la répartition des charges.

Les résultats tout à fait inattendus de ces machines, ont poussé la plupart des chemins de fer américains ayant un service rapide à en faire l'essai et finalement à l'adopter comme type-modèle.

Nous parlons de résultats inattendus : en effet, une des machines du C. M. et Saint-Paul R. R. a développé un travail moteur de 1,600 chevaux-vapeur et la vitesse étonnante de 80.8 milles par heure, dans des conditions exceptionnelles de régularité de marche, etc.

La machine repose sur cinq essieux dont deux seulement sont moteurs ; les trois autres sont disposés en deux groupes, un sous la boîte à feu, —poney truck ; deux à l'avant, réunis en un bogie, ou truck à deux essieux.

Cette disposition, dans le cas de la grande vitesse,

assure la stabilité et l'absence des perturbations usuelles, galop tangage, etc : conditions de première importance pour le bon état et l'entretien de la voie.

La charge totale est de 156,000 livres, répartie sur les cinq essieux ; 77,000 livres sont appliquées sur les deux essieux moteurs, soit 19,250 livres sur chaque roue motrice, charge qui n'a été que très rarement dépassée, le maximum étant de 24,000 livres.

On conçoit les chocs terribles auxquels ces roues sont soumises aux grandes vitesses, et la solidité qu'elles doivent avoir, tout en ne dépassant pas un poids raisonnable. Ce double résultat est atteint au moyen de l'acier fondu, et c'est la Midvale Steel Co., qui a fourni et la roue et son bandage.

La chaudière, qui est l'organe vital d'une machine à vapeur, a plus de 2,300 pieds carrés de surface de chauffe totale, et 32½ pieds carrés de surface de grill.

Cette énorme et très désirable surface de grill est possible grâce à l'invention de M. Belpaire, ingénieur des chemins de fer belges, qui dans ce but, a établi un arc en briques réfractaires assurant la combustion complète du combustible et des gaz, tout en supprimant la fumée.

La machine qui commande les roues motrices est du type Vaucrain, du nom d'un des associés de la BALDWIN LOCOMOTIVE WORKS. Elle est à deux cylindres superposés et de haute et basse pression. L'un des cylindres a 13½ de diamètre, l'autre 23. La course de chacun est de 26 pouces, la distribution se fait par piston-valve au lieu de tiroir ; ils actionnent une crose unique (cross-head).

Dès lors que l'alignement et le profil en long ne présentent pas d'obstacles augmentant la résistance à la traction, ou n'occasionnent pas des pertes de temps ou des arrêts imprévus, la marche de ce train, pour autant qu'il soit permis de le prévoir, doit être rapide et régulière.

La charge répartie comme nous l'avons dit plus haut, exige un rail de 86 livres par yard linéaire : nous avons appris que la Compagnie a l'intention d'établir sa voie à rails de 100 livres par yard, ce qui en garantit l'absolue sécurité.

Le tender pèse 109,000 livres ; il porte 8 tonnes de charbon, soit une provision suffisante pour un voyage

circulaire (round trip) ; et 4,500 gallons d'eau de 10 livres, soit une provision à peine suffisante pour un demi-voyage circulaire.

Le frein est le WESTINGHOUSE quick-action air brake ; il agit sur toutes les roues de la locomotive et du tender, ce qui ajoute à la rapidité des arrêts, à la sécurité des voyageurs. Et c'est une innovation au Canada.

Nous avons cru devoir donner des détails assez étendus sur cette machine, dont la construction est un événement industriel important : on ne doit point oublier qu'elle a été faite de toutes pièces à Montréal, aux ateliers de l'avenue de Lorimier, où l'on emploie tous les procédés et toutes les innovations soit des Etats-Unis, soit d'Europe. Aussi, est-ce un atelier modèle, n'ayant rien à envier, comme outillage nouveau, aux ateliers plus importants des Etats-Unis.

J. HAYNES.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dame Emile Blanchard, 125, rue Chatham ; E. Auger, 23, rue Desjardins ; E. Massicotte, 380, rue Clark ; Mlle Emma Lisée, 304, Saint-Charles Borromée ; Ferdinand Faure, 101, avenue du Park ; E. Maher, 94, rue Prince Arthur.

Québec.—Jean Plamondon, 318, rue du Roi ; Dame Joseph Maheu, 293, rue de la Reine, St-Roch.

Plessisville de Somerset.—Horace Talbot.

Valleyfield.—Oscar Séguin.

Paspébiac.—P.-C. Beauchesne.

St-Hyacinthe.—Mlle Elmire Dion.

Auburn, Maine.—Mlle Ernestine Bélanger, 52, rue Broad.

Holyoke, Mass.—Alphonse Lacroix, 25, rue Cabot.

Sciota, N.-Y.—Rév. Léon Cochard.

Fall River, Mass.—F.-A. Forest, 234, rue S. Main.

THÉÂTRES

L'ACADÉMIE DE MUSIQUE

L'Académie de Musique nous annonce, pour cette semaine, *A Soldier of the Empire*, une haute comédie de M. Howard Hall dont l'action se passe du temps de l'empire français au temps de Napoléon. C'est dire que l'œuvre abonde en situations émouvantes. M. Howard Hall est entouré d'artistes et d'acteurs excellents : Laura Alberta, Rose Stahl, Florence Rosslanu, Viola Vanderhoff, Mme Eaton, W. F. Walcott, Verne C. Armstrong, Wm. H. Vedder, Chs Baxter, Etc.

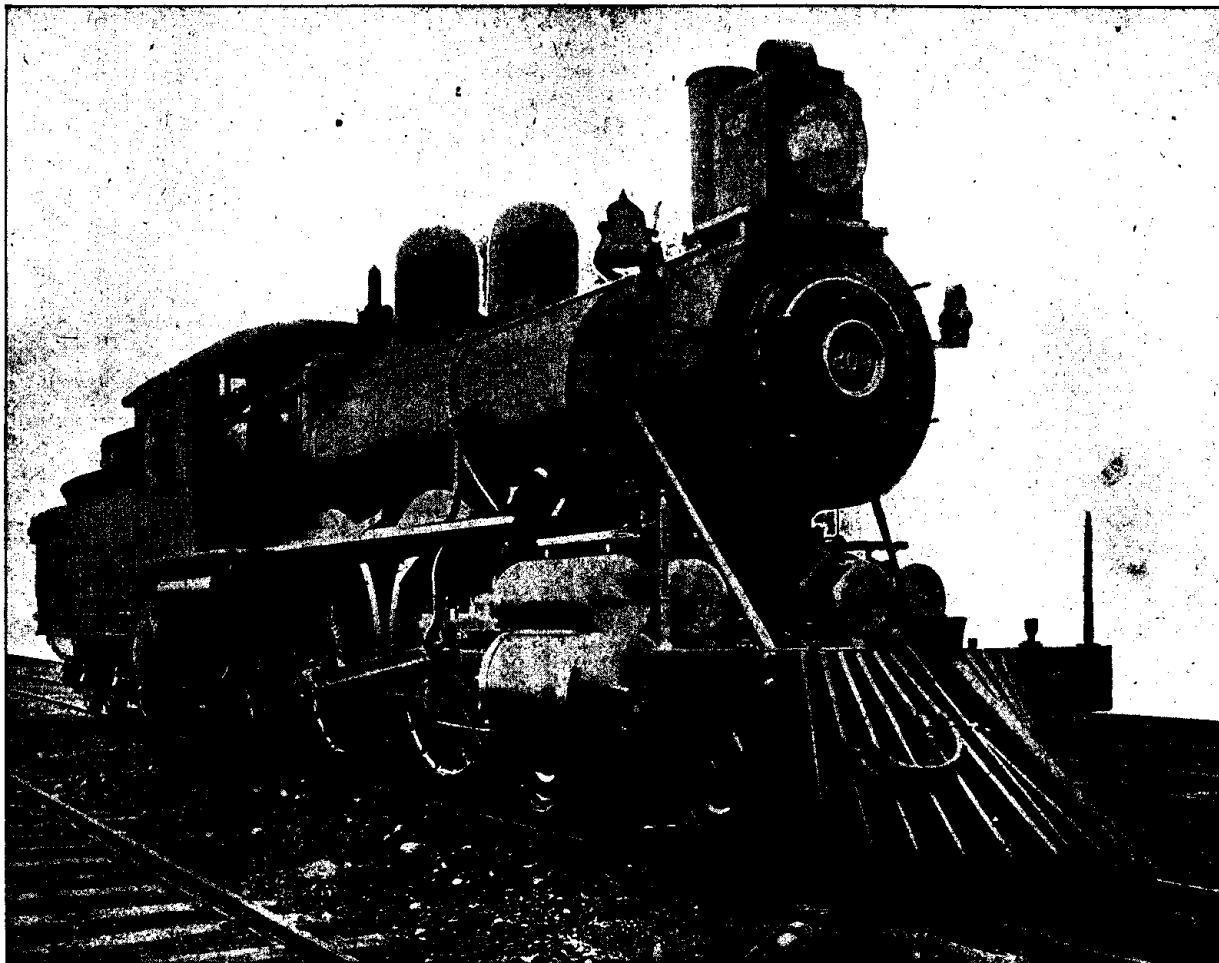
Les décors et la mise en scène sont de toute beauté. M. Hall auteur et premier rôle, a été le principal acteur de Mme Rhéa.

Au nombre des artistes, se trouve Miss Florence Stevens, une Montréalaise, ancienne élève du prof. Norman. Elle est connue aujourd'hui sous le nom de Florence Rosslanu. Elle tient le rôle de Yveta Girard, dans *A soldier of the Empire*, elle fait une ingénue superbe.

THÉÂTRE FRANÇAIS

The Texan, qui tient l'affiche cette semaine au Théâtre Français, est l'une des meilleures pièces que l'on ait vues depuis plusieurs années sur la scène américaine.

L'un des points intéressants de la



LOCOMOTIVE A GRANDE VITESSE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN

production de la semaine prochaine est que ce sera la première fois qu'elle sera représentée par une troupe permanente. M. Tyrone Power, de la troupe de Mme Fiske, qui est l'auteur de ce drame, a permis de donner sa pièce au Théâtre Français, et il est tout probable qu'elle établira un record sous le rapport de l'assistance.

Le second acte, on se le rappelle, car il a été joué par M. Power lui-même, nous montre le vieux lord et la personne qu'il considère comme sa femme alors qu'elle rencontre son véritable mari, le Texain.

En tête du programme des variétés sont les frères Ronaldo, Allan, Dale, et le *New-York Journal*, dit qu'ils sont dans leur classe les plus habiles artistes de l'Amérique. Venant d'un critique aussi sévère, cette louange est énorme. Belknap, le modèleur d'argile, est également au programme.

—On calcule que depuis quelques années 152 femmes américaines ont épousé des nobles européens.

LE FAIT EST LA

Il n'y a rien tel que le *Baume Rhumal* pour guérir votre mal de gorge.

—La *Grande Revue* publie dans son numéro du 1er septembre : Jours d'été, par André Theuriet ; Le transformisme expérimental, par Gaston Bonnier ; La conception sociale du judaïsme et le peuple juif, par Bernard Lazare ; Aux Philippines, par Henri Turot ; La chanson populaire aux îles Baléares, par Paul Olivier ; Roman d'un officier, par Jean Dara ; Impressions de musique, par Louis Doyen ; Chronique, par Marcel Théaux.

Abonnement : Etranger, un an : 36 fr ; six mois : 19 fr ; trois mois : 10 fr. Bureau : 11, rue de Grenelle, Paris.

RIRES ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille, son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des maux de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements ; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmantes. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces Pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

Ouverture le 2 Octobre 1899.

Saison d'Opéra Français

MONUMENT NATIONAL

Remis à neuf pour l'occasion.

Grand Répertoire des Chefs-d'Œuvre des Maîtres.

PRIX POPULAIRES 1000 places à 50c, 70c et \$1.00.

Nouveaux Sièges d'Orchestre, \$1.50 et \$2.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques MONTREAL.

LE RIFLE, ECZÉMA, MAL DE BARBE et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la **POMMADE ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU.** Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRÉT de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPEPSIE - MANQUE D'ÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les **PILULES AN. ONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. BALAYANT, 18, r. des Deux-Portes, PARIS. Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

QUE DE FOIS MESDAMES

Vous pensez à acheter un chapeau, lorsque vous différez de jour en jour jusqu'au dernier moment, quand il est souvent trop tard pour le faire faire sur commande.

Allons, nous avons prévu ces cas en en fabriquant une multitude à l'avance, égaux en qualité, aux commandes spéciales.

Notre département de Manteaux et Collettertes, mérite franchement votre bienveillante attention. Des quantités se vendent tous les jours, dans tous les prix, dans tous les goûts.

Les Etoffes à Robes. Chacun sait que c'est la Maison par excellence, voyez-vous, nos prix sont si bas.

Dire que nous vendrons cette semaine un Broché Noir valant sans contredit 25c à 30c, nous ne reculons devant rien, prix populaire 19c. Aussi un Lot Plaids extra, valant 35c à 40c, pour cette semaine 24c.

LA MAISON POPULAIRE

J. N. BROSSARD & CIE

1453 Rue Sainte-Catherine, coin Montcalm.

INDIAN CATARRH CURE

AVEZ-VOUS SOUVENT LE RHUME DE CERVEAU

SI OUI FAITES BIEN ATTENTION AU CATARRHE

POURQUOI vous rendre Désagréable aux personnes qui sont obligées de vivre avec vous en les incommodant constamment par l'odeur repoussante qui se dégage d'un cerveau où séjourne un rhume négligé ou un catarrhe hideux?

Le Remède Indien pour le Catarrhe

Est une médecine naturelle idéale. Des centaines de personnes qui s'en sont servies, attestent de son efficacité. Qu'il nous suffise pour aujourd'hui de publier le certificat suivant :

M. D. A. CAMERON & CIE, Pharmaciens de Queen Island, Ont., nous écrivent en date du 15 septembre : " Envoyez-nous encore deux douzaines de boîtes de votre fameux Remède Indien pour le Catarrhe (Indian Catarrh Cure). C'est un remède qui se vend très bien. Il guérit promptement et sûrement, la vente augmente constamment. L'INDIAN CATARRH CURE a guéri des cas très graves. Nos clients en sont absolument satisfaits."

PRIX : 50c-et \$1.00 la boîte. Expédié franco partout.

THE INDIAN CATARRH CURE

146 rue St Jacques, Montréal, Que.

Représentant aux Etats-Unis, GEO. MORTIMER & CIE, 24 Central Wharf, Boston, Mass. J. HISLOP, Prop.

LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue, Elle ne déchire pas le linge, C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

22 Vendues AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,

1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale : 101 rue du Pont, Québec.



\$10

Nous vendons un matelas de crin de très bonne qualité, fait dans les derniers goûts et couvert en bon couil, pour \$10.00. Venez vous faire montrer un échantillon du crin et du couil dont on se sert ; vous en serez très satisfait.

RENAUD, KING & PATTERSON
652, RUE CRAIG
SUCCURSALE
2442, STE-CATHERINE

SAUVEZ LES PETITS ENFANTS

Il y a des gens qui croient donner des forces à leurs enfants en les faisant manger beaucoup, souvent et des choses succulentes : ces gens se trompent cruellement. Le moindre mal qui en résulte est une fatigue d'estomac qui se fait sentir plus tard et se traduit par de fréquentes indigestions, par ce qu'on appelle délicatesse d'estomac. Souvent les conséquences sont plus graves ; les enfants suralimentés ou alimentés trop richement sont sujets au dévoiement ou diarrhée ; ils sont pâles, plaintifs ; ils restent chétifs au lieu d'être forts et gros comme ils annonçaient de l'être en naissant. Ils ont des humeurs, des croûtes sur la figure, des écoulements d'oreille ; leur humeur est triste ; ils sont maussades et désagréables. Pourquoi ? Parce qu'ils ont l'estomac surchargé, qu'ils digèrent mal et qu'ils sont dans un état de malaise perpétuel. Il est aussi dangereux d'alimenter trop un enfant, que de le mal nourrir ; il s'ensuit un trouble profond dans les organes de la digestion, trouble qui peut amener le rachitisme. Les savants se sont, depuis un quart de siècle, préoccupés de ces questions d'alimentation des enfants, et ils en sont arrivés, après une longue série d'expériences et de tâtonnements, à établir la formule de *La Peptonine*, un aliment complet, réunissant toutes les qualités et toutes les garanties de pureté et d'uniformité dans la fabrication d'un produit absolument irréprochable, et dont les enfants retirent le plus grand bien et le plus grand profit. *La Peptonine* est aujourd'hui en usage dans nos familles ; elle donne des résultats remarquables, merveilleux même, et son prix peu élevé, 25c la grande boîte, la met à la portée de tout le monde, riches comme pauvres. On trouve *La Peptonine* dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries. On peut, au besoin, s'adresser au dépôt général, 382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal. Tel. Bell, East 1288.

—Le *Monde Moderne*, dans sa livraison de septembre publie : Romans en supplément. — Dans son rêve, par Marie d'Eschenbach. — Assise, par Gerspach. — Ethnographie musicale et instrumentale, par C. Larchet. — La femme dans l'Islam, par C. Lallemand. — Le tablier rose. — Hygiène et médecine des gens nerveux, par le Dr E. Monin. — Rangoon par C. Jambon. — Les anciens maîtres de l'eau-forte, par L. Dimier. — Le congrès des Sinécristes, par F. Reanault. — Le mouvement littéraire, par Léo Claretie. — Causerie scientifique. — La musique. — Le monde et les sports. — La mode, etc. Ce numéro contient 140 gravures. En vente chez Fauchille, rue Ste-Catherine.

—A peu près 33 pour cent des cigares vendus à Londres ne sont pas faits de tabac.

—On compte 20,000 Chinois à San-Francisco dont 2,500 sont des femmes.

JE SERAI UN AVANT-COUREUR

En recommandant à toutes celles qui souffrent du "Beau Mal" de faire usage du célèbre "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière.

"Souffrant atrocement de la maladie appelée le "Beau Mal" et ayant perdu tout espoir de revenir à la santé, j'étais sur le point de m'abandonner à mon triste sort, lorsqu'une de mes voisines m'engagea à faire usage des remèdes du Dr J. Larivière, de Manville, R.I. Je pris six bouteilles de son "Régulateur de la Santé de la Femme" et m'appliquai en même temps quelques-uns de ses "Female Plasters" sur l'estomac. Mon mal disparut comme par miracle. Je suis maintenant forte et vigoureuse et je recommande spécialement ces fameux remèdes à toutes les femmes qui souffrent de cette terrible maladie." Mme H. Ernonil, Florence, Wisc.

Ces spécifiques merveilleux sont en vente dans toutes les pharmacies : \$1.00 le "Régulateur" et 25 cents le "Female Plasters" ou écrivez au DR J. LARIVIÈRE, Manville, R.I. N'acceptez que les remèdes de ce docteur.

CRISES DE PARESSE

La paresse corporelle n'est pas naturelle chez les jeunes filles. Une jeune fille qui préfère rester sur sa chaise au lieu de courir avec ses compagnes, qui, à d'autres moments, sera d'une gaieté folle, le bout-en-train de son petit milieu, dont le caractère variable, capricieux la pousse à répondre vivement, brusquement, aux observations de ses parents ou de ses maîtresses, n'est pas responsable de cet état qui est causé par la faiblesse, la pauvreté du sang. Le traitement est simple, il ne demande pas de régime spécial ; il suffira de donner à cette intéressante malade pendant deux ou trois mois, des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard pour enrayer le mal et en prévenir le retour. Cette paresse, cette humeur bizarre, ces troubles d'estomac, toutes ces misères nerveuses disparaîtront sans laisser de traces, par l'emploi de ces Pilules Magiques que l'on trouve dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 bureau de poste, Montréal.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MARSHAND, 660

Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818.

L'Economie qui fait Boule de Neige

NOUS avons emprunté aux vieux pays beaucoup d'institutions, mais il est de fait que l'Association St-Jean-Baptiste a eu la main plus particulièrement heureuse quand elle a demandé à la France le meilleur système de pourvoir à l'avenir de ceux qui économisent en petit. En France, on s'occupe tout particulièrement du lendemain pour les classes pauvres. Le meilleur système trouvé jusqu'ici est exactement celui que l'Association St-Jean-Baptiste a établi sous le nom de la "Caisse Nationale d'Economie". C'est l'économie qui fait boule de neige.

Chaque mois on dépose 25c. ou 50c. dans cette institution qui est solide comme le roc, grâce à son ingénieux et solide plan d'accumulation, et au bout de vingt ans, le déposant reçoit une rente qui protège ses vieux jours. Plus encore : l'enfant du déposant qui va débiter dans la vie, reçoit une somme suffisante pour le seconder dans la voie qu'il se prépare. Voici les chiffres officiels de la même institution en France : on ne saurait offrir une preuve plus éloquente.

Elle existe depuis dix-huit ans. En 1881, elle n'avait que 750 déposants et 6,719 francs en caisse. En 1898, on la retrouve avec 237,344 déposants et une encaisse de 24,929,663 francs. Or, dans deux ans, rien qu'avec l'intérêt de ce capital, on pourra servir à chacun des déposants ayant accompli leur vingtième année de souscription, une rente viagère d'un chiffre étonnant. En effet, ils recevront, chacun, au moins 2,500 francs, soit \$500.

Nous félicitons l'Association St-Jean-Baptiste d'avoir établi parmi nous, et plus particulièrement, Monsieur l'Echevin Arthur Gagnon, qui paraît avoir fait vraiment de cette institution utilitaire et nationale, l'oeuvre de sa vie.

Nous conseillons à nos lecteurs d'étudier les statuts de la "Caisse Nationale d'Economie", qui leur seront envoyés sur demande adressée au Secrétaire-Trésorier, Monument National, à Montréal.

Embellissez
votre teint.

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'**Eau Minérale RADNOR** qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. **L'Eau Minérale RADNOR** n'est pas un remède, c'est un breuvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas ; avec cette boisson, l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, si il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Il faut Dormol !!!



Fumez le
Fameux
Cigare

La Champagne

Préférés des connaisseurs
—Fait du plus pur Havana — Supérieur à tous les autres cigares à 10 cts.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraît tous les jeudis de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

UNE CURE N'ATTEND PAS L'AUTRE

Telle est la succession rapide des guérisons merveilleuses opérées par les

PILULES CARDINALES

DU DR ED MORIN

Monsieur F. GINGRAS, de Québec, souffrit, durant des années, de Scrofule, Pauvreté du sang, Eczémas, Maladies de la peau, éruptions sur tout le corps, etc., etc., sans pouvoir trouver jamais aucun remède qui pût le guérir. M. GINGRAS menait une vie des plus misérables, ayant toujours quelques maux à souffrir.

Comme bien on pense, ce monsieur avait consulté plusieurs médecins et fait usage d'un grand nombre de remèdes, il voyait souvent l'annonce des célèbres "PILULES CARDINALES" du DR ED MORIN, tant dans les journaux français et anglais du DOMINION et des ETATS UNIS. L'idée lui était venue parfois de les essayer, mais la volonté avait sans cesse refusé, alléguant l'insuccès complet des nombreux médicaments déjà employés. Cependant, à la suite d'une grave complication survenue dans son grave état de santé, M. GINGRAS dut essayer ce remède tant vanté.

Quelques jours d'usage suffirent amplement pour le convaincre de la supériorité incontestable des "PILULES CARDINALES." Il en continua l'emploi encore plusieurs semaines. Sous l'heureuse influence de cet excellent remède, M. GINGRAS se voyait revenir à la santé, et finalement fut guéri, s'étant toujours bien porté depuis cette époque.

M. F. GINGRAS est demeuré reconnaissant envers un remède qui l'a sauvé.

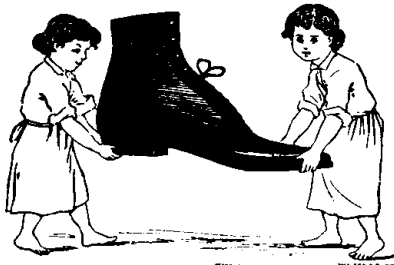
Les femmes pâles, faibles, anémiques; les jeunes filles énervées, travaillant dans les ateliers ou les manufactures, trouveront dans l'emploi des "PILULES CARDINALES," le remède à leurs maux. Qu'elles en fassent l'essai

RIRES ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmantes. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces Pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

EFFET INSTANTANÉ

Une toux obstinée cède immédiatement devant le Baume Rhumal.



Les Besoins de la Famille

EN FAIT DE

CHAUSSURES

Nouvelles, durables et élégantes, ne peuvent être nulle part mieux satisfaits que chez

RONAYNE FRERES

2027 Rue Notre-Dame

CARRÉ CHABOLLEZ, MONTREAL
Tel. Bell main 472.

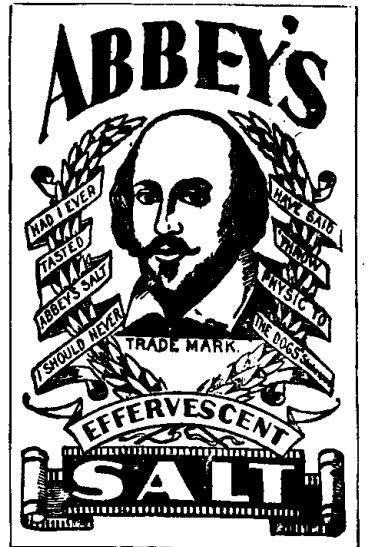
C'est la Santé qui apporte le succès.

Même les légers désordres du système nuisent aux affaires. Vous ne pouvez faire votre meilleur travail quand vous êtes en mauvaise santé.

Abbey's Effervescent Salt

régle le système et guérit ces maux. Il est vivifiant, il donne de la vie. Il infuse de l'énergie dans chaque partie du corps, donne de la force aux nerfs et nous rend propre au travail. Prenez-en chaque matin avant le déjeuner, et vous serez en parfaite santé d'un bout de l'année à l'autre. Les médecins le recommandent et le prescrivent. Il est en usage dans les hopitaux. Les personnes qui l'ont essayé, parlent avec enthousiasme de ses propriétés salutaires.

DU "CANADIAN DRUGGIST."
"Abbey's Effervescent Salt est reconnu par les médecins, ainsi que le public, comme un remède précieux. Sa vente a été presque phénoménale, et ce fait est dû, à sa réelle vertu médicinale. C'est pourquoi on a mis sur le marché, un paquet, presque semblable, quant à l'apparence, aux dimensions, et à la forme de la bouteille et du paquet authentiques, et ornés d'une étiquette aussi bien imitée que possible, dans le but, sans doute, de tromper le public. Il a malheureusement, été acheté par des pharmaciens qui la chose est possible, n'ont pas remarqué l'intention évidente des fabricants, et n'ont pas pris en considération, la perte de clientèle qui doit inévitablement résulter, de tout tentative de le vendre, à la place d'article, qu'il cherche à supplanter."



Dentiers...

en Imitation de Corail

Chez les Dentistes Modernes....

TRESTLER, GLOBENSKY & MARTEL

Ces dentiers en imitation de corail se rapprochent tellement du naturel, qu'ils font l'admiration de tous.

LE PALAIS de ces dentiers s'ajuste à la perfection, et il n'est pas nuisible.

L'Email des dents est l'emblème des dents naturelles que la carie n'a jamais touchées, pendant que la teinte des gencives est d'un rose vermeil.

Venez les voir, c'est une nouveauté.

Dentiers en caoutchouc de \$5.00 à \$10.00

Couronnes en or - - - 4.00

Dents aurifiées de - - \$2.00 à \$4.00

Par un procédé nouveau nous extrayons les dents POSITIVEMENT sans douleurs.

Dents posées sans palais. Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue établie depuis 1855 de

TRESTLER, GLOBENSKY & MARTEL, Dentistes,

1920 Rue Sainte-Catherine.

N. B. — Remarquez que nous avons transporté nos Bureaux au coin des rues Ste-Catherine et St-Laurent, au-dessus des magasins de E. Lepage & Cie, où nos clients peuvent prendre l'ascenseur qui les conduit dans nos bureaux. T., G. & M.

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE des FRAIS FUNÉRAIRES

Ne fait pas seulement les enterrements de ses abonnés. Elle entreprend les funérailles privées à des prix défiant toute compétition....

TOUT EST DE PREMIÈRE CLASSE

EMBAUMEMENT SCIENTIFIQUE.

1756 Rue Sainte-Catherine

BELL EST 1235.
TEL: MARCHANDS 563.

Bureau: Toujours ouvert.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

C'est le Temps de la Récolte

Chacun dans sa sphere moissonne ce dont il aura besoin pour son propre bien-etre ou celui d's autres

C'est pour vous, hommes, femmes et enfants, que nous avons moissonné sur les marchés d'Europe et d'Amérique toutes les marchandises dont vous aurez besoin cet automne. Notre récolte est abondante. Nos magasins sont remplis de fond en comble de marchandises qui vous vêtiront confortablement et convenablement sans pour cela tarir votre bourse. Nos prix seront assez bas pour vous engager à revenir souvent. L'installation de nos vitrines fait l'admiration des plus indifférents et de nos amis qui se laissent tenter, entrent et achètent à nos comptoirs où ils sont tous cordialement accueillis. **VENEZ VOIR.**

Une vitrine expressément pour Corps et Caleçons d'Hommes. Grande variété de nuances, de grandeurs et de prix.

Corps et Caleçons par côtes, très pesants, le prix des autres 24c 39c, le nôtre

Une autre sorte très fins, le prix des autres 60c, le nôtre

Corps et Caleçons, laine écossaise, facile à laver, le prix des autres 65c, le nôtre

Corps et Caleçons laine, flissés, chaud et doux sur la peau, le prix des autres 75c, le nôtre

Fichus et Boas en plumes, couleurs mélangées. Ces parures donnent du chic aux brunettes et aux blondes 25c à \$1

Des velours pour Blouses, grande variété de nuances 25c à 50c

Encore un autre lot de ces fameux Corsets D. A. et P. C. Parisien, 90 dozs. à être sacrifiés à 43c. Ce sont des corsets de 90 cts.

Une vitrine remplie des plus beaux Crépons noirs de fantaisie qui soient jamais sortis des mains des tisserands. Le noir parfait, lustré, soyeux dep. 25c à \$1.75

Le faire exprès pour venir voir ces Crépons vous dédommagera.

Une vitrine encombrée de Beaux Plaids de fantaisie, grands et petits carreaux, couleurs admirablement combinées, pour robes d'enfants ou corsage, c'est justement la marchandise qu'il faut, depuis 15c à 50c

Une vitrine surchargée de Manteaux. Dans cette ligne nous excellons, pas un manteau de l'année dernière. Manches, Collets, Garniture, Boutons, Doublure, Coupe, Style, tout est du dernier goût, de la dernière création. Enfin, ce qu'il y a de plus beau, ces Manteaux feront fureur. Nous en avons un stock considérable, mais peu de chaque sorte. Nous ne croyons pas à l'idée que toutes les femmes soient vêtues de même façon.

MANTEAUX, depuis - - \$3.00 à \$20.00

Si vous trouvez le manteau que vous aimez, nous accepterons un acompte et le garderons jusqu'à ce que vous soyez prête à payer le prix total.

COUVERTES en Flanellette

COUVERTES Grises

COUVERTES en Laine blanche

CONFORTABLES

Un choix immense dans ces marchandises que les froids et nos bas prix vous contraindront d'acheter ici. Venez faire votre choix, nous mettrons de côté ceux que vous choisirez en attendant que le besoin de s'en servir se fasse sentir, et cela à des prix spéciaux.

Gants Mocha Ils sont beaucoup portés cet automne, c'est justement le gant qu'il faut pour les saisons humides, il se défait moins, et est plus confortable que le gant glacé et il est tout autant de toilette. Venez voir nos Gants.

S. A. LAROSE,

Propriétaire des Grands Magasins de l'Ouest.

2285-2287 Rue Notre-Dame, - Coin Aqueduc.

Le Bon Marché A Montréal

Grand Magasin Départemental

O. Lemire & Cie

Ce superbe magasin établi depuis dix ans, va de progrès en progrès. C'est grâce à son système de petits profits qu'il est arrivé à sa grande vogue. Aujourd'hui, on accourt de toutes les parties de la ville et de la campagne pour prendre sa part des grands "Bargains" continuels de la Maison O. LEMIRE & CIE.

C'est sans conteste

Le Magasin le Meilleur Marché de Montréal.

CETTE SEMAINE

OUVERTURE GRANDIOSE

Du Nouvel Edifice

adjoint à l'ancien. Trois étages couvrant près de 6000 pieds de superficie, tel est l'agrandissement de cette maison, formant un

IMMENSE BAZAR

où l'on trouvera de tout à un bon marché invraisemblable. Pour le moment il s'agit des

Nouveautés d'Automne

que nous classerons comme suit :

MANTEAUX et COLLERETTES de New-York et Berlin — un vaste choix à la portée de toutes les bourses.

CHAPEAUX et GARNITURES — tout ce qu'on peut trouver de plus élégant au meilleur marché possible.

ETOFFES A ROBES, DRAPS A COSTUMES,

SOIERIES DE CHOIX, GANTERIE FINE,

CORSETS NOUVEAUX,

achetés directement des fabriques les plus renommées, et vendus à des prix qui éclipsent tout ce qu'on offre ailleurs. En outre de mille et un "Bargains," nous avons l'avantage de placer sous les yeux des lectrices du *Monde Illustré*

Une importation spéciale — unique et d'une élégance réelle, consistant en

PLAIDS PARISIENS.....

que seule notre maison offre à Montréal.

Importés spécialement pour notre grande ouverture, ces Plaids feront fureur parmi le monde élégant, grâce à leur fin tissu, à leurs nuances délicates, à leurs dessins originaux et à leur grande nouveauté. Une visite, Mesdames, au

COIN DES RUES

ST-JACQUES et FULFORD

The Jones Umbrella "Roof"

Put on in One minute. No Sewing

Fits any Frame.



MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIB

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Ajustable," de 26 pouces (28 pes. \$1.25; 30 pes. \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure: UMBRELLA Economy, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

—La Californie produit le tiers des amendes consommées aux Etats-Unis.

—La Russie a une marine marchande de 3,000 vaisseaux.

—Les quinze universités de France ont une population scolaire de 27,090 étudiants, dont 11,457 pour Paris.

On construit une basilique près de la gare Victoria, à Londres, qui coûtera \$20,000,000.

—On vient de mesurer les montagnes de la lune. La plus haute a 33,000 pieds; beaucoup d'autres en ont 30,000. Nous n'avons pas vérifié le calcul.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LAITMÉ, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français.

Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.

Le Petit Windsor

Restaurant des Gourmets

101, RUE ST-LAURENT



JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis, MONTREAL

BAUME ROYAL ITALIEN Le Grand Embellisseur du teint et la Merveille Chimique de Florence (Italie)

FAITES-EN L'ESSAI

Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre n'importe quelle dame que le BAUME ROYAL ITALIEN est le plus remarquable et le seul embellisseur faisant, promptement et permanentement, disparaître les rides, les boutons, points noirs, lubes, taches, etc., qui gâtent le visage des plus jolies femmes. Il rend la peau veloutée, le teint délicat; est hygiénique, est invisible et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille échantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure contenant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure.

ITALIAN DRUG CO., 207 ST-JACQUES, MONTREAL



HOMMES FAIBLES.

Dans tous les cas de débilité et faiblesse, résultat d'excès durant les dernières années ou d'indiscrétions de jeunesse, j'ai découvert que le meilleur endroit pour appliquer le Courant Electrique, était la région lombale, dans le bas rein, lequel courant trouve une circulation facile à travers les rognons, l'estomac, le foie, la vessie, les glandes prostatées, etc., jusqu'à une partie avancée des organes. Tel est le mode d'opérer de ma



CEINTURE ELECTRIQUE

telle qu'arrangée pour hommes: un appareil connu et employé dans toutes les parties du monde civilisé.

Ce traitement est populaire parce qu'il produit des résultats. Pendant 25 ans, j'ai annoncé cette ceinture qui n'était pas aussi perfectionnée qu'aujourd'hui, mais pendant cette période, elle a acquis des centaines de milles amis; c'est un vrai plaisir que de la recommander. Grâce à elle, il n'est pas besoin d'avoir recours à des drogues qui détruisent et empoisonnent l'estomac. Elle permet également d'éliminer tout stimulant; elle ne manque jamais de tonifier et de fortifier. Ma Ceinture Electrique est l'idéal du traitement chez soi. Vous la passez autour de votre corps, au coucher, les courants se font immédiatement sentir, et vous l'enlevez le matin. Portez-la de cette façon, pendant deux ou trois mois, et notez le progrès dans votre santé générale. Soyez sage dans votre réponse, c'est tout ce que je demande.

Venez me consulter, ce qui ne coûte rien, ou écrivez pour ma Brochure Gratuite qui explique tout; expédiée dans une enveloppe, discrètement cachetée.

DR. M. SANDEN, 132 Rue St-Jacques, Montréal.
Heures de Bureau: 9 à 6. Le Dimanche 11 à 1.

Grande Exposition!

Grande ouverture de **ARCHAMBAULT FRERES**

DES **MODES et des MANTEAUX**

par le local spacieux que nous occupons — il nous est donné le moyen de faire une installation digne de l'immense choix que nous déployons à vos regards dans nos **MODES** et nos **MANTEAUX**. REMARQUEZ-LE BIEN. C'est à peine notre deuxième saison dans

LES MODES

Nous n'avons pas accumulé de vieux stock, mais au contraire nous avons visité tous les recoins où les **CREATIONS** les plus **MODERNES** viennent au jour. C'est ainsi que vous verrez ici les mêmes genres dans les modes que si vous vous transportiez instantanément dans les plus grands centres du monde. Nos

MODISTES

sont reconnues pour leur goût artistique — ne faisant pas du beau à force d'argent — mais donnant un relief particulier et distingué — au chapeau et au manteau de prix ordinaire — la différence de prix n'existant que par la différence d'étoffes et des garnitures.

NOUS SOMMES PRETS POUR LA VENTE

de nos marchandises d'automne. Le choix est au grand complet et mérite une visite de votre part. Nos Etoffes à Manteaux, nos Draps à Costumes, nos Marchandises Domestiques sont dans des prix et d'un avenant convenables à tous.

ARCHAMBAULT FRERES

Coin Ste-Catherine et Amherst.

Mr J. J. LEVERT

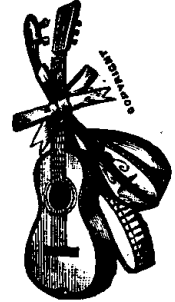
Professeur de - - Mandoline, Guitare et Banjo

Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS.

Leçons données privément à mes salles ou à domicile. Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

(VIS-A-VIS LE QUEEN'S THEATRE)



HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

- Pôles à Rideaux, tous les genres.
- Séchoirs à Rideaux.
- Ustensiles de Cuisine, tous genres,
- Peintures préparées,
- Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
- Escabeaux grands et petits.
- Machines à Laver et Tordeurs.
- Trappes à Rats

L. J. A. SURVEYER
8 rue St-Laurent.



★ VIN ★
ST-LEHON

◆◆◆
Naturel,
Tonique,
Stimulant.

◆◆◆
En vente dans les
meilleures phar-
macies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : **Mme Juliette Adam**

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 28f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

LAPRES-LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843
RESIDENCE TEL. BELL EST 1745
BELL EST 1283

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G. P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREULT RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

40456

80-11-07

Plumes et Duvet

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix !

Montreal Feather Co.

476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -:- -:-

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. -:-

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital de \$50.000

Organisation nouvelle. Personnel transformé du Directeur au commis.

GOURS PUBLICS ET GRATUITS DE STATUAIRE, ART INDUSTRIEL, ARCHITECTURE, ETC.



DISTRIBUTION MENSUELLE D'ŒUVRES D'ART PAR VOIE DE TIRAGE

3,500 LOTS VALANT \$49,742 CHAQUE MOIS

1er Lot	... valeur	\$10,000	4e Lot	... valeur	\$1,000
2e " "	4,000	2 Lots "	500
3e " "	2,000	5 " "	200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le PROCHAIN TIRAGE le aura lieu 28 SEPTEMBRE 1899, au No 175 rue St-Jean, à Québec.

PRIX DU BILLET: 25c, 50c, \$1.00—En vente partout

T. ARCHAMBAULT, Gérant
J. COCHENTHALER, Agent Général pour Montréal
No 134, rue Saint-Jacques

Institut Dentaire Canadien

BUREAU PRINCIPAL

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel Bell East 846.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.

Un médecin est attaché à l'Institut. Nous avons une bonne pour assister les personnes craintives.

Dr JOS. VERSAILLE,

DENTISTE

GERANT



Avant l'emploi.



Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incrustation des ongles soigné par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,228

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

L'OISEAU DU DÉSERT

XIV

LE DÉSERT DES MAALYS

(Suite)

Mais en ce moment un sentiment exclusif prévalait sur ses habitudes timides : l'espoir de retrouver le diamant perdu, d'échapper aux reproches de son père, de sa mère, de son fiancé, dominait ses terreurs, et elle poursuivait sans hésitation ce voyage auquel, en toute autre circonstance, elle eût renoncé dès les premiers pas.

Du reste, rien ne pouvait encore inspirer la moindre inquiétude aux voyageurs. On avait pris un des chemins à peine frayés appelés *piétes*, où l'on ne rencontre aucun passant, et l'on était libre de croire que les légères traces de roues dont il était sillonné avaient été laissées par le char à bancs lui-même, lors de la dernière excursion à Walker-station, une quinzaine de jours auparavant. Partout le silence et l'immobilité, en ce moment surtout qu'un soleil de feu brûlait la campagne encore parée de la verdure du printemps ; et plus on s'éloignait des lieux habités, plus on était en droit d'espérer que ce calme rassurant ne serait pas troublé.

Une seule particularité eût pu réveiller les alarmes de Clara. Miss Owens, par mesure de prudence, n'avait pas voulu en partant dire au cocher John le but réel de cette promenade ; mais une fois en rase campagne, elle s'était décidée à indiquer la station Walker comme terme du voyage. A ce nom, la figure de John avait pris une expression de mécontentement, et il avait risqué à voix basse quelques observations dont sa maîtresse ne s'était pas inquiétée. Or Clara, ayant remarqué la grimace du vieux noir, en avait conclu qu'aux yeux de John cette excursion n'était pas sans péril.

Heureusement ces appréhensions ne se réalisèrent pas, et l'on atteignit la station sans autre inconvénient que ceux causés par la chaleur et la poussière. D'autre part les prévisions de Rachel se trouvaient exactes quant à la durée probable de l'excursion ; on n'avait guère mis plus de deux heures pour venir de Dorling, et on était encore au milieu de la journée. Il semblait donc possible de visiter les berceaux découverts par Tête-de-Crin et de retourner à la ville avant la nuit.

On mit pied à terre sur la lisière du Maaly-Scrub, auprès du lit du ruisseau où les jeunes filles avaient vu les chlamydères ; nous disons auprès du lit, car le ruisseau lui-même avait disparu ; on reconnaissait seulement son cours au sable et aux cailloux qu'il arrosait naguère comme aux gommiers blancs dont il était bordé. Pour de l'eau, il n'y en avait plus de trace ; les trous qui, lors de la première visite, servaient d'abreuvoir aux oiseaux du voisinage étaient eux-mêmes complètement desséchés. L'eau ne devait plus revenir maintenant dans ce canal aride qu'à la suite de quelque grand orage ou après la saison des pluies, et alors, selon l'usage des *creeks* australiens, elle devait arriver en telle abondance qu'elle inonderait brusquement ses rives à plusieurs milles à la ronde, brisant et emportant tout sur son passage.

Clara, en descendant du char à bancs, avait jeté un regard timide vers Walker-station dont on apercevait à une courte distance les huttes en bois, ombragées de quelques eucalyptus. L'habitation semblait abandonnée en ce moment, et les vastes enclos destinés aux moutons étaient déserts ; sans doute le manque

d'eau, la mauvaise qualité des herbages déjà brûlés par le soleil avaient déterminé bergers et troupeaux, comme il arrive souvent, à émigrer pour chercher dans d'autres stations un sol moins desséché. Tête-de-Crin qui, depuis sa querelle avec Burley, n'avait pas osé s'approcher de l'habitation, était incapable de donner aucun renseignement sur ce point ; mais la chose semblait assez probable, car cette partie du pays ne pouvait évidemment plus nourrir les troupeaux. L'Australien lui-même fit entendre que s'il n'eût été retenu par le désir de chercher des berceaux de chlamydères, il se fût déjà retiré avec sa tribu dans quelque région plus habitable.

Un peu rassurée par l'absence du squatter et surtout de Burley, Clara voulait pénétrer sur-le-champ dans le Maaly-Scrub ; mais l'Anglaise mettait plus de méthode dans ses actions ; c'était l'heure du *luncheon*, et miss Owens tira du coffre de la voiture quelques provisions dont elle offrit sa part à Clara qui refusa. Rachel dépêcha tranquillement sa collation, but un peu de thé froid qu'elle avait apporté, et alors seulement elle se déclara prête à partir.

John venait de dételé le cheval ; il poussa les hauts cris en apprenant que les jeunes filles allaient entrer dans le bois en compagnie de l'Australien. Quoique de même couleur, maître John, en valet de bonne maison, professait un profond mépris pour les indigènes.

« Miss Rachel, dit-il, moi pas content vous suivre, avec miss Clara, ce vilain moricaud du diable... Pas bons les noirs de ce pays... être de véritables brutes mal élevées ! et le Maaly-Scrub pas bonne réputation non plus... La faim, la soif, les sauvages, les serpents et tout... »

— Allons, John, répliqua froidement miss Owens, ne vous occupez pas de cela ; contentez-vous de veiller sur le cheval et sur le chariot pendant notre absence qui ne saurait durer plus d'une heure ou deux. Je regrette bien que la station dont vous voyez d'ici les bâtiments soit abandonnée ; mon père y était connu, et l'on ne vous eût rien refusé de ce que vous auriez demandé en son nom.

— Moi pas fâché elle être abandonnée, répliqua le noir ; pas bon Burley, le berger, un ancien convict, à ce qu'on dit... Moi aimer mieux lui parti... Pourvu lui ne pas revenir ! »

Tout en parlant, il promenait son regard sur la plaine, comme s'il eût voulu s'assurer qu'aucun danger ne menaçait les jeunes filles confiées à sa garde. Il désigna du manche de son fouet un objet à peine distinct qui se mouvait à l'horizon.

« Quoi moi voir là ? » demanda-t-il en écarquillant ses gros yeux blancs.

Rachel et Clara regardèrent à leur tour dans la direction indiquée ; mais sans doute leur vue était moins exercée, car il leur fut impossible de rien distinguer.

« Bah ! dit miss Owens avec impatience, ce sont des bœufs ou des moutons qui pâturent dans le *run*. »

— Non, moi voir des cavaliers, répliqua John, et eux avoir l'air de venir de ce côté.

— Eh bien ! que nous importe ? interrompit miss Owens ; ce sont sans doute des squatters qui rassemblent leurs troupeaux... Le pays n'est pas désert, et cela doit être un motif de sécurité pour nous.

— Pas de squatters, missi Rachel ; on dit les mineurs avoir été battus dans les placers, et eux chercher un refuge dans les bois peut-être... »

— Bon Dieu ! John, vous êtes insupportable ! répliqua Rachel avec colère ; voilà que vous craignez les mineurs à présent ! Mais j'ai assez écouté vos folies... Allons, Clara, poursuivit-elle en s'adressant à son

amic, partons bien vite ; car nous perdons du temps. »

Et elles se dirigèrent vers la lisière du bois, précédées de Tête-de-Crin qui se disposait à leur faire les honneurs de ses solitaires domaines. Quant à John, debout à la même place, il partageait son attention entre elles et les cavaliers qui se montraient au loin, et il murmurait en secouant sa grosse tête laineuse :

« Pas bon le Maaly-Scrub ! pas bons les sauvages ! pas bons les mineurs... mais pauvre homme noir rien pouvoir contre la volonté de missi Owens ! »

Et après avoir vu Clara et Rachel disparaître dans les bois, il se posta derrière un buisson pour examiner tous les mouvements de la troupe dont il avait signalé l'approche. Nous le laisserons à ses observations et à ses alarmes, pour accompagner les jeunes filles et Tête-de-Crin dans la forêt.

Le Maaly-Scrub, ou désert des Maalys, doit son nom à un arbre de la famille des myrtes, appelé *maaly*, qui est une des nombreuses variétés de l'eucalyptus australien. Cet arbre, à feuilles persistantes, comme tous ceux de la même classe, n'atteint pas une élévation de plus de douze ou quinze pieds, mais il croît très serré et forme des fourrés souvent impénétrables. Ces taillis s'étendent sur une longueur immense parallèlement à l'Etat de Victoria, et leur largeur sur beaucoup de points est inconnue, car ils se rattachent à cette partie centrale de l'Australie dont nul n'a pénétré encore les mystérieuses profondeurs. Les feuilles rares et coriaces du maaly n'opposant qu'un faible obstacle aux rayons du soleil, le sol était aride, sans verdure, et l'ombre grêle des arbres ne donnait aucune fraîcheur. Le bois était souvent interrompu par des collines ou de petites plaines de sable où croissaient des touffes d'arbustes plus gaies et plus vertes ; néanmoins rien n'annonçait qu'il se trouvât une goutte d'eau à plus de cent milles à la ronde ; et si, du haut d'une des collines dont nous venons de parler, on eût pu apercevoir quelque lagune à une grande distance, on savait que l'eau saumâtre de cette lagune n'était potable ni pour les hommes ni pour les animaux.

L'aspect de ces solitudes ne devait donc avoir aucun charme pour Clara et pour Rachel. On était alors au moment le plus chaud de la journée ; des vapeurs ardentes, se combinant avec l'odeur âcre qu'exhalent les maalys, suffoquaient les pauvres voyageurs. Leurs pieds glissaient sur les feuilles qui jonchaient le sol et qui craquaient en se brisant. A chaque instant des branches basses, des bois morts, embarrassaient leur marche. Heureusement, connaissant les obstacles qu'elles auraient à surmonter dans le *scrub*, elles s'étaient vêtues en conséquence. Elles avaient un costume semi masculin, formé d'étoffes solides et résistantes, des chapeaux de feutre bas de forme, et de solides chaussures. Malgré cet équipement cavalier, elles avançaient avec difficulté sur les pas de Tête-de-Crin qui, lui, montrait autant d'aisance que de gaieté en foulant le sol du désert.

Cependant, à mesure que l'on s'enfonçait dans le Maaly-Scrub, il prenait une apparence plus sombre et plus triste. Les perroquets et les pies moqueuses, qui poussaient leurs cris aigus sur la lisière, avaient cessé de se faire entendre ; aucun oiseau ne chantait ou ne jouait maintenant sur ce feuillage sec et cassant. Les insectes eux-mêmes ne bruissaient plus, tout restait morne, silencieux. Seulement, quand une des voyageuses s'arrêtait parfois pour respirer, elle entendait une faible agitation dans les feuilles mortes dont le sol était couvert ; c'était un serpent qui, dérangé dans sa sieste, s'éloignait lentement et sans frayeur, ou bien un *wollouby*, petite espèce de kangourou, qui s'enfuyait en sautant gauchement sur ses longues jambes de derrière et ne tardait pas à disparaître derrière les monticules de sable brûlant.

Tête-de-Crin marchait le premier, s'ouvrant un chemin sans hésitation à travers ces taillis où un Européen se fût égaré dès les premiers pas, et les jeunes filles le suivaient à la file. Tout à coup l'Australien poussa un cri si puissant, si étrange, si sauvage, que les deux amies, même la flegmatique Rachel, s'arrêtèrent terrifiées. Néanmoins, miss Owens reconnut bientôt que le guide avait seulement l'intention d'appeler sa femme et ses enfants ; en effet, des cris nom-

breux, non moins aigus et non moins sauvages, lui répandirent dans l'éloignement.

Au bout de quelques instants on entendit courir dans les bois, et les deux jeunes filles se virent entourées de toute la petite tribu de Tête-de-Crin. Outre plusieurs membres de la famille qu'elles ne connaissaient pas, il y avait la lubra du chef, drapée dans un mouchoir de coton que lui avait donné Clara, et portant son enfant, paré d'un autre mouchoir ; puis venaient Nez-Percé, le fils aîné, armé de sa lance et de ses sagais, puis les autres jeunes garçons, les jeunes filles, les vieux parents et les marmots, en tout une quinzaine de personnes. Sans doute on attendait la visite de la bienfaitrice de la tribu, car grands et petits étaient fraîchement peints et habillés de leurs plus belles peaux d'opossum. Tous aussi semblaient éprouver une grande joie de la venue de Mlle Brissot et de son amie. Ils sautaient et dansaient autour d'elles en battant des mains et en répétant sans relâche :

« Clara ! Rachel ! »

Cet accueil amical était bien de nature à donner confiance aux jeunes filles ; mais il y avait quelque chose de si repoussant dans ces figures hideuses, dans ces voix rauques, dans ces corps tatoués et demi nus, que Clara eut peine à cacher son dégoût. Elle fit pourtant bonne contenance, à l'exemple de sa compagne ; et ce fut entourées de toute cette famille en liesse, que les deux mies atteignirent le campement de la tribu.

Ce campement, situé dans une petite clairière de la forêt, avait l'aspect le plus primitif et le plus misérable. Les huttes, ou plutôt les abris, consistaient uniquement en écorce d'arbre appuyées sur des perches du côté du vent ; de tous les autres côtés, l'air et le soleil pouvaient entrer en liberté. Ces pauvres demeures avaient pour tout mobilier quelques calebasses, le bouclier du chef et des armes grossières. Un peu de mousse jetée sur le sol nu servait de lit ; quant à des vêtements de rechange, il n'y en avait pas, et chaque membre de la famille portait sur lui toute sa garde-robe.

Si dénuée que fût la demeure de Tête-de-Crin, les sauvages ne laissèrent pas que d'offrir des rafraîchissements à leurs hôtes. Mais, hélas ! ces rafraîchissements se composaient d'une sorte de pâte noire déposée sur une feuille verte et de quelques gouttes d'eau boueuse contenues dans une des calebasses. Rachel expliqua tranquillement à Clara que cette pâte était faite de grosses fourmis cuites dans leur jus, et ce mets, si rebutant qu'il parût, était encore un des moins mauvais de la cuisine des indigènes, qui mangent en outre des vers, des lézards et des serpents. Les deux amies, comme on peut croire, n'acceptèrent pas cette proposition hospitalière ; elles avaient une extrême impatience, pour des motifs différents, d'atteindre le but final de cette excursion dans le désert. Rachel le dit sans façon à Tête-de-Crin.

« Cowrys, oui, cowrys, » répéta l'Australien en faisant ses préparatifs de départ.

Tous les membres de la famille se disposèrent aussi à escorter leurs hôtes. C'était une compagnie un peu nombreuse pour aller observer des oiseaux aussi méfiants que les chlamydères ; mais Clara et Rachel, songeant que la présence des indigènes seraient pour elles un gage de sécurité, ne les renvoyèrent pas. On montra au chef le grain de verre jadis dérobé par les oiseaux dans le jardin de Dorling, et il fut invité à conduire d'abord la troupe au berceau où ce grain avait été trouvé. Tête-de-Crin fit un signe de tête affirmatif et l'on se mit en marche, au grand contentement de toute la tribu qui semblait aller à une fête.

Clara voulut savoir si l'on aurait longtemps à marcher pour atteindre le premier berceau.

« *In piccaning time* (dans un petit temps,) » répliqua le noir, suivant l'invariable habitude de ses pareils.

Ce « petit temps » pouvait signifier un trajet de plusieurs milles. Clara le savait, mais il était trop tard pour reculer.

La bande s'enfonça donc de nouveau dans les bois. On avait repris l'ordre accoutumé de la file indienne : les hommes marchaient en avant les uns derrière les autres, puis venaient Clara et Rachel, puis la lubra et les jeunes filles. Les Australiens avaient un air d'ai-

sance et de tranquillité parfaites au milieu des obstacles du terrain ; mais il n'en était pas de même pour les deux Européennes. A chaque instant elles étaient arrêtées par un buisson épineux, par une branche qui leur fouettait le visage ou s'accrochait à leurs vêtements. Elles se fatiguaient beaucoup et ralentissaient la marche des autres. Elles étaient pourtant entourées de gens qui brûlaient du désir de leur être utiles, mais la grossière intelligence de ces sauvages amis ne leur suggérait aucun expédient pour venir en aide aux voyageuses.

On avança ainsi pendant plus d'une heure. Par moments les maalys étaient assez espacés pour qu'on pût passer facilement entre eux ; quelquefois même on traversait de petites plaines de sable ; mais le plus souvent il fallait se frayer péniblement un passage à travers le fourré.

Clara et Rachel commençaient donc à trouver bien long le « petit temps » réclamé par le guide, quand, sur un geste de Tête-de-Crin, on s'arrêta tout à coup. Il indiqua de la main une clairière que l'on apercevait à travers les maalys et dit avec précaution :

— Là... cowrys.

— Enfin, nous sommes donc arrivés ? demanda miss Owens.

— Que Dieu soit loué ! » murmura Clara.

Tête-de-Crin leur fit signe de se taire et de se glisser derrière lui, tandis que la lubra et les enfants se dispersaient en silence dans le fourré. Lui-même se mit à marcher presque en rampant et prépara son *boom-rang*, cette arme singulière dont nous avons déjà parlé, qui revient toute seule dans la main du chasseur après avoir atteint le gibier. Clara et Rachel ignoraient quel était son projet ; l'Australien, tout en satisfaisant leur curiosité, songeait à tuer pour son souper quelques uns de ces beaux oiseaux que l'on venait voir de si loin.

Du reste, ces préparatifs furent en pure perte. Quand on approcha de la clairière, on entendit plusieurs de ces cris aigus que Clara et sa compagne avaient entendus déjà dans le jardin de Dorling, puis un battement d'ailes rapides, et quelque chose passa par-dessus la tête des survenants, sans se laisser apercevoir.

« Cowrys envolés ! dit Tête-de-Crin d'un ton de désappointement.

— Bah ! répondit Rachel bannissant toute précaution, ce sont surtout les berceaux que nous voulons voir.

— Oui, oui, les berceaux ! » répéta Clara tremblante d'émotion.

Et elles s'élançèrent vers la clairière, au moment où la famille australienne débouchait de différents côtés, en poussant des cris de triomphe.

XV

LES BERCEAUX

On se trouvait sur le penchant d'une de ces collines de sable dont la forêt était parsemée. Les maalys laissaient à découvert un espace de cinquante pas de tour environ, que le soleil inondait de lumière. Cet espace n'était pourtant pas entièrement dénué de végétation. Au centre s'élevait une belle touffe d'acacias en fleurs, dont les branches flexibles et verdoyantes pendaient jusqu'à terre ; ce fut à l'ombre de ce feuillage que l'on aperçut des chlamydères, et, quoique prévenues, les deux jeunes filles demeurèrent frappées de surprise.

Le berceau avait trois ou quatre pieds de longueur et un pied environ d'élévation. Sa base était une petite plate-forme, composée de bûchettes entrelacées et maintenues par des pierres et du sable. Il était formé, comme nous l'avons dit, de rameaux implantés dans la plate-forme et arrondis en voûte par le sommet. Ces rameaux portaient encore leur feuillage toujours vert, et l'intervalle entre eux était rempli de grandes herbes arrangées avec beaucoup de soin et de symétrie.

Mais si remarquable que fût la charpente de l'édi-

fice, l'ornementation en était plus remarquable encore. Sur les parois de feuillage, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, on avait disséminé une foule d'objets légers, d'un aspect éblouissant : plumes de perroquet jaunes, rouges, d'un vert doré et métallique ; ailes de papillon, larges souvent comme la main, aux admirables peintures d'argent, de pourpre et d'azur ; coquillages nacrés, élytres d'insectes reflétant toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Aucune décoration de l'art n'eût pu surpasser par la diversité des formes, par la richesse et la vivacité des tons, cette broderie merveilleuse dont chaque détail était un des plus beaux produits de la nature tropicale. On eût dit d'un écrivain de pierres précieuses que les grappes blanches et odorantes de l'acacia voulaient dérober aux regards indiscrets.

Outre les ornements semés avec goût dans la structure même des portiques, on en voyait un amas considérable à chaque entrée. Là se trouvaient tous les objets trop lourds pour être incrustés dans les parois de la galerie : des cailloux polis, des agates, des marbres ; des grains d'or, de cuivre, de mica ; puis des petits os d'une blancheur de neige, des graines sèches aux couleurs bigarrées. Tout ce qui sur la terre, dans l'air ou dans l'eau brille, charme, attire le regard avait là son échantillon ; et telle était la profusion des curiosités entassées par les oiseaux que Clara et Rachel eussent pu en enlever leur charge bien que le *trésor* des chlamydères, comme elles appelaient cet assemblage de brillantes bagatelles, eût été pillé récemment par Tête-de-Crin et par sa famille.

Mais les jeunes filles ne songeaient pas encore à commencer l'examen de ces richesses ; fascinées par un spectacle qui surpassait tout ce que leur imagination avait pu rêver, elles s'étaient agenouillées devant le petit édifice et contemplaient avec une admiration muette cette œuvre étonnante de l'oiseau du désert.

Les sauvages, sans rien comprendre à leur admiration, se tenaient immobiles et silencieux autour d'elles. Ce moment de calme permit d'entendre un bruit léger qui se faisait dans l'intérieur du berceau, comme si quelque être vivant s'y fût agité avec inquiétude. Tout à coup deux oiseaux qui s'étaient attardés dans ce palais commun de leur espèce, se décidèrent à sortir. Mais ils n'apparurent qu'un moment à l'entrée de la tonnelle, et ce fut à peine si l'on put entrevoir leur magnifique plumage. Ils prirent rapidement leur vol, en poussant le cri habituel, s'élevèrent comme une flèche vers le sommet des arbres et disparurent aussitôt.

« C'est bien le chlamydère tacheté, dit Rachel à sa compagne ; sans doute ces deux étourdis n'avaient pas entendu le signal d'alarme donné par leurs compagnons à notre approche. Vous avez dû reconnaître, Clara, vos charmants voleurs de Dorling... Eh bien, que pensez-vous des berceaux de chlamydères ?

— Cela confond la raison, répondit distraitemment Clara ; pourrait-on croire que ces merveilleux petits édifices sont seulement des nids d'oiseaux ?

— Des nids ! répéta Rachel avec impatience ; je vous ai dit déjà, ma chère, que ces constructions n'étaient pas des nids. En cherchant bien dans les arbres du voisinage, vous trouveriez sans doute les nids véritables des chlamydères, et ils ne diffèrent en rien de ceux des autres oiseaux. Encore une fois, ces élégantes tonnelles, décorées avec tant de soin et de goût, sont l'œuvre collective d'un grand nombre de paires et ne peuvent servir d'habitation permanente ; ce sont, si vous voulez, des salons, des galeries, des lieux de réunion, où viennent s'ébattre tous les chlamydères des alentours et que chacun d'eux se plaît à embellir. Ces oiseaux aiment le luxe autant que nous autres femmes nous pouvons l'aimer, et ils semblent se complaire dans la magnificence. Vous avez vu combien étaient nombreux les fuyards quand nous sommes approchés d'ici ; sans doute notre présence a troublé quelque jolie fête où l'on se divertissait, où l'on gazouillait, où tout était joie et plaisir ! »

ELIE BERTHET

(A suivre)

No 1

(Tous droits réservés.)

LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississipi, en 1682.

PAR

REGIS ROY

DÉDICACE

Je dédie ces pages à mes anciens condisciples.

Mes chers amis,

La lecture de ces pages éveillera peut-être en vous, par l'évocation de certains noms familiers, des souvenirs attendrissants de cette époque si douce de notre jeunesse où nous fréquentions la même classe.

La publication de ce volume n'aura pas lieu de vous étonner, s'il vous souvient que j'aimais beaucoup jadis l'étude de l'histoire du Canada, et que je m'enthousiasmais facilement pour les faits glorieux accomplis dans le domaine des voyages aventureux à la découverte de terres inconnues ; d'excursions en pays ennemis, et de beaux faits d'armes.

Ce roman canadien, que je me suis efforcé de rendre aussi attrayant que possible, je vous l'offre en mémoire de nos jours d'école.

Ottawa, 1899.

REGIS ROY.

PROLOGUE

UN CRIME AU FORT FRONTENAC EN 1675. (*)

Une animation inusitée régnait aux abords de la porte de l'Est du fort Frontenac, un rayonnant matin de l'automne de 1675.

Les dix familles de colons établies dans le voisinage de ce poste étaient largement représentées parmi la foule de curieux composée presque entièrement, de sauvages des environs.

On y remarquait aussi une dizaine de trappeurs ou de coureurs des bois, appuyés sur de longs fusils, échangeant de courtes phrases entre eux et leurs voisins, et suivant d'un œil indifférent la scène qui se préparait sur l'ordre de M. Cavalier de la Salle.

Quelques domestiques et valets des officiers du fort, par leurs habits plus modernes, jetaient une note plus gaie dans la foule.

Il y avait bien là près de trois cents personnes, en comptant l'effectif de la garnison sous les armes, déployée en un large front de bataille au dehors de l'enceinte fortifiée.

Le roulement du tambour, le cliquetis et le miroitement des épées et des armes diverses, ainsi que le costume des soldats, avaient d'abord causé ce rassemblement.

Les spectateurs français ne manifestaient pas trop d'étonnement à la vue de cette démonstration, car, à vrai dire, depuis la veille ils s'y attendaient quelque peu, mais les indigènes à peau cuivrée ouvraient de grands yeux et suivaient avec la plus vive attention ce qui se déroulait devant eux, n'en comprenant pas encore la signification.

Mais, impassibles selon leur nature, ils se contentaient de regarder sans échanger la moindre parole indicatrice des impressions qu'ils ressentaient.

(*) M. Sulte nous apprend que ce forfait eut pour scène Québec, en 1678, mais pour l'utilité de notre fiction, nous avons fait le changement ci-dessus.

Un étranger survenu à ce moment, n'aurait eu pour apprendre la cause de cette assemblée, qu'à prêter l'oreille aux propos des blancs ; ceux-ci, loquaces comme tout enfant de la belle France, ne pouvaient taire leurs réflexions ou garder pour eux leurs commentaires.

Il y avait même quelques matrones au verbe très délié, dont les exclamations ne tarissaient pas. Le spectacle en perspective excitait vivement leur curiosité.

— Comptez vous, eh ! m'ame Masse, disait l'une, un si beau garçon, qu'a l'air si bon... qui 's' qui aurait cru ça ?

— Ah ! m'en parlez point ! répondait la personne interpellée, c'est bien triste !...

— Savez-vous, disait une troisième, moé, j' cré pas qu' 'i soit coupable ?...

— Eh ? Qu'est-ce que vous dites-là ? firent les deux premières ensemble.

— Ben, oui !... ça peut pas m'entrer dans l'idée qu' 'i soit fautif.

— Et à cause ! demanda m'ame Masse.

— P't'être ben parc'qu'il en contait à ta Marie, hein ? interposa la seconde femme, nommée Mme Cauchois.

— Nenni, mes chères ! Si m'sieu Jolicœur glissait des yeux doux à ma fille, i' en faisant aussi à des femmes que je connais et qui n'en étaient point fâchées, dit-elle d'un ton assuré en même temps que son regard indiquait clairement que par là ses deux amies étaient en cause.

Celles-ci, un moment interloquées, reprirent :

— Ah ben ! on m'ôtera pas d' la tête que c'est pas lui qu' a voulu empoisonner son maître !

— Moé non plus, ajouta la Masse. Parc'que c'est lui qui préparait les potions que M. de la Salle malade devait prendre, et pis c'est dans ses remèdes qu'on a trouvé des traces du poison administré... Heureusement qu'on s'en est aperçu à temps, et qu'on a pu enrayer les effets du toxique !...

— Oui, mais, remarqua la mère de Marie, m'sieu Jolicœur a été obligé de s'absenter du chevet de son maître pendant un quart d'heure, et l'on aurait ben pu profiter...

— Ta ! ta ! ta ! ta ! dit alors Jean Masse, qui ne s'était point mêlé à la conversation des trois commères. A l'enquête tenue hier, selon moé, il a été pleinement prouvé que l'accusé a commis l'attentat... Et, pour lors, il mérite ben l'châtiment qu' i va recevoir !...

— Là ! firent à l'unisson la Cauchois, et son amie, la Masse.

— Et pis, reprit cette dernière, mon mari doit ben l'savoir, parc'qu'il a assisté à la séance d'hier où l'on a jugé c't'affaire !

Convaincue qu'elle n'aurait pas le dernier mot avec ses trois adversaires, la bonne femme qui croyait à l'innocence de Jolicœur se contenta de grogner et de hocher la tête ; mouvement significatif de son inaltérable foi dans le beau garçon épris de sa fille.

Abandonnant tacitement la partie pour ne pas créer

entre elles d'animosité plus qu' aigre-douce, les braves ménagères, les bras croisés sur la poitrine, tournèrent leur attention vers le carré formé par la garnison.

Maitre Jacques la Métairie, notaire de Cataracouy, secrétaire de M. de la Salle et greffier du tribunal de la veille, venait de prendre place en face des militaires. Il lut d'une voix forte le chef d'accusation, un résumé des preuves—preuves circonstanciées seulement—et termina par la sentence portée contre le serviteur criminel.

Jolicœur était condamné à recevoir cinquante coups de fouet, à être marqué au fer rouge—signe infamant—et, enfin, à être envoyé aux galères de France.

Vingt cinq coups seraient appliqués sur le champ, et le lendemain, à pareille heure, le reste lui serait administré avec la marque avilissante, brûlée dans les chairs de l'une des épaules.

A cette annonce, un silence solennel plana sur les spectateurs rassemblés.

Si Jolicœur était réellement coupable du crime imputé, certes, il méritait cette punition exemplaire. On ne lui reconnaissait aucune excuse, même en admettant le caractère presque intolérable de son chef. S'il ne pouvait le servir patiemment jusqu'à l'expiration de son engagement, pourquoi n'avait-il pas pris la clef des champs et cherché ailleurs une vie plus facile ? Voilà les pensées qui occupaient plusieurs assistants, tandis que les autres—le petit nombre—plus charitables, accordant au pauvre garçon le bénéfice du doute, trouvaient la sentence rigoureuse et jugeaient que le fouet et l'exil auraient suffi.

Cependant, tous, dans leur for intérieur, s'avaient que M. de la Salle était très difficile à contenter. Ses manières trop hautaines le rendaient bien souvent insupportable.

Ajoutons que sa dureté envers ceux qui lui étaient soumis lui attira plus tard une haine implacable qui fut la cause de sa mort. (*)

Cavalier de la Salle naquit à Rouen, en la paroisse de Saint-Herbland. A l'époque où s'ouvre notre récit il avait trente-deux ans.

Il vint en Canada en 1666, et le 13 mai 1675, Louis XIV lui octroya des lettres de noblesse, lui accordant la seigneurie de Cataracouy et le gouvernement du fort bâti deux ans auparavant par le comte de Frontenac, à condition qu'il le reconstruisit en pierre, et l'engagea à continuer les découvertes commencées.

Ayant fait enregistrer ses lettres-patentes au greffe du Conseil Souverain à Québec, de la Salle s'occupa immédiatement de former le personnel requis pour commencer sans retard l'œuvre qu'il avait en vue.

C'est alors que Jolicœur s'enrôla, croyant que, sous un maître dont le port majestueux et le caractère énergique devaient indubitablement cacher une ambition et un désir de s'illustrer, il aurait plus de chance de recueillir des bribes des opérations fructueuses de celui-ci, et pourrait ainsi s'amasser un petit magot qu'il ferait bon d'aller croquer paisiblement au village natal sous le ciel de la Normandie.

Il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'il avait fausse route. D'après les rares paroles échappées au seigneur de Cataracouy relativement à ses futurs projets, il devina que cet homme n'avait pas le génie des affaires pécuniaires, mais plutôt des aventures, des découvertes, qui tout en jetant une auréole de gloire sur ses actions ne rapporteraient pas grand chose pour garnir une bourse vide, et il en vint à regretter de s'être placé sous les ordres d'un tel personnage.

C'est que la tarentule de l'ambition avait piqué le joli valet de M. de la Salle.

Jolicœur ne fut pas le seul à prendre en grippe l'explorateur. Au bout de quelques mois, les habitants du fort avaient pu l'apprécier et une aversion touchant de près à la haine naissait dans leur cœur. Chez les uns, ce sentiment était plus fort que chez d'autres, et quand la nouvelle se répandit que Cavalier de la Salle aux prises avec une fièvre maligne, venait d'être empoisonné, il y eut un moment de stupeur.

Et chacun de se demander quel était le coupable. L'attentat découvert à temps n'eut pas de conséquences graves.

(*) Henri Joutel—Journal Historique, etc.—Paris, 1713.

Une enquête eut lieu tout de suite, et fit ressortir le fait, que personne n'avait approché le malade durant les quelques heures précédant l'empoisonnement, si ce n'est Jolicœur qui, seul, préparait ses remèdes et les lui donnait.

Comme ces médicaments étaient dans un placard de la chambre de M. de la Salle, pouvait-on concevoir qu'il aurait permis à n'importe qui d'en approcher ?

A moins que la fatigue ou le sommeil, alourdissant ou assoupissant ses paupières, ne fussent survenus au moment où Jolicœur s'était absenté et ne lui eussent ravi la juste notion de ce qui se passait auprès de lui.

Mais il ne voulut point admettre cette hypothèse : il n'y avait donc plus d'autre alternative que de déclarer Jolicœur coupable, malgré ses protestations d'innocence.

C'est ce que firent ses juges.

On conduisit donc le jeune homme dans un bâtiment du fort, et un soldat placé en faction devant la porte de la prison, fut chargé de prévenir toute tentative d'évasion de sa part.

Le greffier du tribunal ayant lu la sentence, le major-commandant ordonna à un sergent d'aller avec deux hommes chercher le prisonnier.

Tous les regards se fixèrent sur la porte qui se ferma sur les soldats, et qui devait se rouvrir pour leur livrer passage avec le malheureux jeune homme.

Lorsqu'elle tourna sur ses gonds, le sergent seul, en sortit en courant. Son air excité révéla tout de suite quelque chose d'anormal.

Les spectateurs intrigués s'avancèrent un peu et se penchèrent en avant pour mieux saisir ce qu'il allait dire. Jugez de leur surprise en entendant l'officier subalterne annoncer :

— Mon commandant... il s'est évadé !...

— Comment ?... que dites-vous ?... évadé ?...

— Oui ! En entrant dans la bâtisse où l'on le t'nait enfermé, j'ouvre la bouche pour lui dire qu'on l'attendait pour la cérémonie... mais je m'aperçois qu'il a fait pour s'en aller ? que je me demandais à moi-même... Tout-à-coup, un de mes hommes — car ils cherchaient aussi — m'appelle et m'dit en m'montrant l'âtre de la cheminée : " Voyez donc là, sergent !... tout' c'te suie et ces pierres calcinées qu'ont dû dégringoler de là-haut !... m'est avis que l'oiseau a disparu par là !..." C'était la seule probabilité probable... aussitôt, j'ordonne à mes hommes de jeter l'alarme dans le fort et d' fouiller partout... car je crois que l'évasion est toute fraîche !...

— Je vais faire cerner le fort, dit le major.

— Mon officier, il y a encore aut' chose !

— Qu'est-ce ?... dites vite !...

— Eh ben !... au-dessus du manteau d' la cheminée on a trouvé deux dessins grotesques faits avec du charbon. Le premier figure un bonhomme le bras levé, comme pour frapper, et tenant un couteau à la main. La signification s'imposait : Vengeance !... Dans l'aut' image, le même individu ayant les deux mains en ligne avec le nez, faisait une nique expressive...

Quelques détonations retentirent à l'intérieur du fort.

Ce fut alors qu'en levant la tête vers les fortifications, chacun put voir un homme noirci, sauter à bas de la palissade, du côté du fleuve.

C'était Jolicœur !

Un cri s'échappe de toutes les poitrines :

— Jolicœur !... c'est Jolicœur !... il se sauve !...

— Feu !... feu !... Sus à lui !... vociféra le major.

Une courte distance sépare l'enceinte du poste de la berge. L'évadé y arrivera-t-il avant d'être atteint par les balles qu'on lui envoie ?

L'emplacement du fort avait été choisi par Frontenac, en 1673. En amont des Mille Iles entre lesquelles se précipitent les eaux resserrées du lac Ontario, une péninsule s'avance dans laquelle se creuse une baie profonde. C'est aux abords de cette baie, à quelques mètres seulement de l'onde, qu'était bâtie, sur un plateau, la palissade de Cataracouy.

Jolicœur arriva aux rochers surplombant le fleuve, et prit son élan pour y plonger. Auparavant, il se retourna et jeta vers le fort et les soldats de de la Salle, un geste de défi.

— Feu !... feu !... cria le commandant.

Les fusils crachèrent leurs plombs meurtriers dans un nuage de fumée.

Ensuite, tous coururent au plateau. On espérait y trouver un cadavre. A si faible portée et parmi tant de projectiles, quelques-uns devaient avoir porté, mais on ne vit rien ; pas plus de Jolicœur que sur la main !

Il avait pu se jeter dans la baie !

Quelques soldats montèrent dans les embarcations amarrées au bord de l'eau, et sillonnèrent la baie en tous sens. Le domestique de M. Cavalier ne reparut pas.

Il avait donc péri !

Plusieurs personnes demeurèrent une heure ou deux sur la berge examinant la surface de l'onde, s'attendant toujours à voir reparaitre l'infortuné jeune homme.

Enfin, lassé, chacun réintégra son domicile ou s'en alla vaquer à ses occupations.

Mais cette affaire fournit matière à conversation, longtemps, le jour et le soir à la veillée.

De la Salle reçut la nouvelle sans mot dire ; peut-être jugeait-il la punition suffisante ?

Qui lui eût dit que de ce fait allaient dépendre ses plus grandes misères, ses plus navrantes infortunes, des malheurs à décourager des caractères très forts, l'eût énormément surpris, mais probablement laissé incrédule.

CHAPITRE I

ATTAQUE NOCTURNE

Nous avons dit que le fort Frontenac fut construit en 1673. L'idée du Gouverneur du Canada en élevant cette enceinte de palissades autour de quelques habitations et de quelques magasins, était de détourner au détriment des Hollandais d'Albany, le commerce des pelleteries que ceux-ci pratiquaient avec les Iroquois chassant dans le Haut-Canada, et, à cette fin, il accorda la permission de faire la traite avec ces sauvages, à deux marchands bien connus : Jacques Le Bert, de Montréal, et Charles Aubert de la Chesnaye, de Québec.

Au cours des années 1673-75, les deux associés eurent la jouissance du fort, des logements et des magasins, à charge de les tenir en bon état.

Au mois de mai 1675, Louis XIV donna le fort à Cavalier de la Salle, à condition qu'il le rebâtirait en pierre ; qu'il y entretiendrait vingt hommes pendant deux ans ; et, après cela, une garnison pareille à celle de Montréal ; qu'il placerait une colonie de cultivateurs dans le voisinage ; qu'il rembourserait au roi les dix mille francs qu'avait coûtés la construction du fort en 1673, ainsi qu'à Le Bert et La Chesnaye les neuf mille francs par eux dépensés dans la même place, moyennant quoi La Salle pouvait faire seul le trafic du lac Ontario et plus loin même, durant les trois années finissant le 12 mai 1678.

Pendant l'été de 1677, de la Salle avait terminé le nouveau fort, formant un carré de quatre-vingt dix pieds, et comprenant quatre bastions. Plusieurs familles de colons avaient pris des terres près des murs de Cataracouy. Quant aux remboursements stipulés envers le roi et envers Le Bert et La Chesnaye, de la Salle les fit en 1677.

On le voit, il avait fait honneur à toutes ses obligations. Aussi dans l'automne de 1677, il s'embarqua pour la France, où il allait s'efforcer d'obtenir la continuation de son privilège de traite durant cinq autres années.

M. de la Salle, grâce aux lettres de M. de Frontenac, dont il s'était muni, n'eut pas trop de difficultés à obtenir ce qu'il désirait. Colbert le reçut avec bienveillance. D'ailleurs, à part ses lettres de recommandations qu'il apporta du comte de Frontenac, il comptait aussi de puissants protecteurs auprès du

Roi-soleil. Ceux-ci, grâce à leur influence, lui firent accorder plus qu'il n'espérait, car on lui concéda le privilège de construire des forts sur les grands lacs pour y développer son commerce.

Si la saison eût été favorable, l'infatigable Rouennais se serait très probablement mis en route pour le Canada, mais l'hiver était proche, et il n'y avait plus de vaisseau en partance pour cette lointaine contrée.

Profitant de ce séjour forcé dans la grande ville, il résolut de ne pas perdre ce temps oisivement, mais de cultiver et de bien entretenir l'amitié que lui portaient ses hauts protecteurs, en leur faisant sa cour.

Entre-temps, il s'occupait aussi du soin de choisir une trentaine de courageux et forts gaillards pour les opérations qui germaient dans son cerveau, et qui devaient voir leur éclosion sous le ciel canadien.

" Les jours se suivent et ne se ressemblent pas," ai-je vu quelque part, mais pour M. de la Salle il n'en était pas ainsi. Chaque nouvelle journée apportait la même monotonie aussi accablante que la veille ; et cela lui faisait désirer ardemment l'époque où la navigation reprendrait son essor vers l'Amérique Septentrionale.

Il est bien probable qu'il aurait aimé à prendre part à quelque aventure de nature à lui procurer plus de mouvement, d'excitation. Peut-être en fit-il le souhait en lui-même ou l'exprima-t-il tout bas ? Que cela soit, ou non, tel était l'état de son esprit.

Après avoir joui d'une accalmie, le vent allait changer et pronostiquer des bourrasques surprenantes, comme on le verra plus loin.

Un jour, M. le prince de Conti convia M. de la Salle à un dîner intime où il voulait lui présenter un jeune officier de l'armée française, que la paix de Nimègue, tout récemment conclue, laissait sans emploi. Il le lui recommandait instamment à titre de lieutenant, et louait tant ses bonnes qualités, son caractère droit, sa volonté ferme, sa bravoure et sa fidélité à toute épreuve, que la curiosité de l'explorateur en fut fortement piquée.

Car un tel homme, en lequel il pourrait reposer sa confiance, pouvait avoir une importance capitale pour l'exécution de ses projets futurs, et depuis son séjour en France, il n'en avait pas rencontré de semblable.

— Je ne serais pas surpris, pensait-il, au contraire, j'éprouverais plutôt de l'étonnement, que monseigneur colorât les talents de celui qu'il me recommande, afin de m'engager à le prendre avec moi... il en est toujours ainsi, en faveur des protégés que l'on veut placer... Et, pour plaire à Son Altesse, que ne ferais-je pas ?... Enfin ! nous verrons !...

Chez M. de Conti un laquais reçut M. de la Salle et le conduisit dans l'un des salons où quelques gentils-hommes conversaient avec l'hôte en attendant l'heure du dîner. De la Salle les connaissait tous, moins un que le maître de céans lui présenta. C'est ce dernier qui avait fait le sujet de la lettre du prince.

— Le nom de M. le chevalier de Tonty, fit de la Salle en s'inclinant vers celui-ci, offre une consonnance agréable avec celui de notre amphitryon. Cela est d'un bon augure, monsieur !

— J'en suis flatté, M. de la Salle, répondit le chevalier, et j'espère qu'au sortir de l'entretien que je sollicite, le jour qu'il vous plaira, et que vous m'accorderez, n'est-ce pas ? j'aurai pu gagner vos bonnes grâces et être agréé de vous.

— Je le souhaite, monsieur !... Vous désirez donc beaucoup voir l'Amérique ?

— Je désire ne pas demeurer inactif ! J'ai embrassé la carrière des armes de bonne heure, et je l'aime, mais la paix de Nimègue que l'on vient de conclure me laisse sans perspective d'avancement.

— Vous avez pris part à la campagne contre les Hollandais ?

— Non, monsieur ! Je reviens de la Sicile... J'étais à l'attaque de Messine, l'an dernier, lorsque les troupes françaises, sous les ordres de M. de Vivonne, frère de Madame de Montespan, se battirent contre les Espagnols.

— Ah !

— J'y fus blessé, et j'eus même le malheur d'être fait prisonnier.

(A suivre)